

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$8.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 30.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 24 JUILLET 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

SOMMAIRE

Les miettes de l'histoire, par Benjamin Sulte.—Le Président "Veto," par A. G.—Çà et là, par L.-O. D.—La Chambre de Québec.—Nos gravures.—Bibliographie.—Choses et autres.—Les femmes.—Le bouquet d'Azalées, par Philibert Andebrand.—Mélanges.—Les aventures d'un cadavre, par Paul Basile.—Un drame sur la Seine, par F. du Boisgobey (suite).—Le Gertrude la gardeuse de chèvres.—Les échecs.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Le prince impérial; Chars-palais sur le chemin de fer Q.M.O. et O.; Les fêtes de Marseille; Montréal; Le vieux moulin à vent sur la pointe à l'entrée du canal Lachine; Partie de crose entre les clubs de Toronto et Shamrock pour le titre de champion de l'univers; Vue du mont Elephantus, lac Memphrémagog; Toilettes de saïus; Éruption du mont Etna.

NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront six mois d'avance.

LES MIETTES DE L'HISTOIRE

Un écrivain des États-Unis, M. C. W. Butterfield, qui prépare une histoire du Wisconsin, a eu connaissance des articles que j'ai publiés dans *L'Opinion Publique* des mois d'octobre et novembre 1873, et il me demande s'il est possible de préciser la date de la mort de Jean Nicolet, le Jacques Cartier du Wisconsin. Je lui réponds : "Le 26 ou le 27 octobre 1642." Voici pourquoi :

Le 29 septembre 1642, aux Trois-Rivières, le Père Jean de Brebeuf baptisa deux petites filles de race algonquine dont les parrains et marraines furent "Jean Nicolet avec Perrette (nom indien), et Nicolas Marsolet (l'interprète), avec Marguerite Couillard, femme de M. Nicolet."

Le 7 octobre suivant eut lieu, à Québec, le départ des navires pour la France. (*Relation*, 1643, p. 46.) Cette Relation écrite vers la fin de l'été de 1643, raconte ce qui s'est passé après le départ des navires de 1642.

Le sieur Olivier le Tardif partit pour la France cet automne, 1642, et fut remplacé à Québec, dans sa charge de commis-général de la compagnie des Cent-Associés, par son beau-frère Nicolet, qui descendit des Trois-Rivières expressément pour cela (*Relation*, 1643, p. 4), par conséquent entré le 29 septembre et le 7 octobre.

Le 19 octobre, un sauvage d'une nation alliée aux Iroquois fut amené captif aux Trois-Rivières par les Algonquins de ce lieu, qui le condamnèrent à périr sur le bûcher. (*Relation*, 1643, p. 46.) Les Pères Jésuites et M. des Rochers, le commandant du fort, ayant épuisé tous les arguments qu'ils croyaient pouvoir employer pour induire ces barbares à ne pas faire mourir leur prisonnier, envoyèrent un message à Québec avertir Nicolet de ce qui se passait et réclamer son assistance. (*Relation*, 1643, p. 4.)

Ces pourparlers et ces démarches paraissent avoir occupé plusieurs jours.

A cette nouvelle, Nicolet, n'écouter que son cœur, s'embarqua à Québec, dans la chaloupe de M. de Chavigny, vers les sept heures du soir. L'embarcation n'était pas arrivée à Sillery, qu'un coup de vent du nord-est qui avait soulevé une grosse tempête, la remplit d'eau et la coula à fond. M. de Chavigny seul se sauva. La nuit était très-noire et il faisait un froid épouvantable qui avait couvert de "bordages" les rives du fleuve. (*Relation*, 1643, p. 4.)

Dans ses *Notes sur les registres de Notre-Dame de Québec*, M. l'abbé Ferland nous donne le texte de l'acte qui suit : "Le 29 octobre, on fit les funérailles de monsieur Nicolet et de trois hommes de M. de Chavigny, noyés dans une chaloupe qui allait de Québec à Sillery; les corps ne furent point trouvés."

M. de Chavigny demeurait à Sillery. Il est probable que Nicolet comptait repartir de là le lendemain, soit à la voile (en chaloupe) ou en canot d'écorce, selon l'état du fleuve, pour atteindre les Trois-Rivières.

Le captif des Algonquins ayant été délivré par l'entremise de M. des Rochers, arriva à Québec douze jours après le naufrage de Nicolet (*Relation*, 1643, p. 4), le 9 novembre (*Relation*, 1643, p. 44), ce qui fixerait au 27 ou 28 octobre la date demandée.

Comme ce malheur eut lieu à la nuit

close, pendant une tempête, il est raisonnable de supposer que la recherche des cadavres ne put se faire que le lendemain, surtout lorsque nous songeons que Sillery n'est pas Québec, quoiqu'assez rapproché. Le service funèbre dût être célébré le troisième jour, et non pas le lendemain de l'événement en question.

J'adopte donc la date du lundi 27 octobre comme celle de la mort de Nicolet. Il est vrai que la *Relation* citée plus haut nous dit (p. 3) que le Père Charles Raymbault décéda le 22 octobre, et que la mort de Nicolet eut lieu dix jours après; mais l'acte du 29 octobre au registre de Québec renverse ce calcul de dix jours qui nous mènerait au 1er ou 2 novembre.

La même *Relation* (p. 4) dit aussi que Nicolet périt un mois ou deux après son arrivée à Québec, tandis que nous voyons par ce que j'expose ci-dessus qu'il n'a guère été plus de trois semaines absent des Trois-Rivières avant de partir pour sa fatale expédition.

La date du 27 octobre paraît irréfutable.

BENJAMIN SULTE.

LE PRÉSIDENT "VETO"

La dernière session du Congrès aux États-Unis a été remarquable par la lutte dont elle a fourni le spectacle entre les deux Chambres d'une part et le président de l'autre. M. Hayes, représentant la minorité de la nation et revêtu du pouvoir présidentiel, a tenu en échec, pendant deux mois, le Sénat et la Chambre, expression, l'un et l'autre, de la volonté populaire. Cinq fois, dans ce court intervalle, il a fait usage du droit de veto que lui donne la constitution, pour annuler des mesures qui avaient été votées par la majorité des deux Chambres. A cette obstination fanatique et à cette résistance audacieuse, le parti démocrate, représentant la majorité de la nation, a opposé un calme complet et une rare patience. Il a tout enduré, il a souffert sans se révolter toutes les insultes de ce président usurpateur.

M. Hayes est un des présidents qui ont le plus souvent exercé le droit de veto, et celui qui en a le plus abusé. C'est sans doute parce qu'il est aussi celui dont le titre est le plus contestable. Il a escamoté la présidence par un tour de manipulation électorale. La majorité du peuple américain proclame que son élection a été frauduleuse, et se soumet à son autorité sans la reconnaître, pour ne pas troubler la tranquillité du pays.

Quant à lui, il s'est fait l'instrument de la bande de partisans sans scrupules qui l'on porté au pinacle, et il prostitue cyniquement, pour leur plaisir et pour payer sa dette de reconnaissance envers eux, l'autorité suprême dont il se trouve le dépositaire par suite d'une audacieuse conspiration contre les libertés publiques.

Le but de ses manœuvres est de préparer le triomphe de son parti aux élections prochaines. Il a deux fois, dans ce but, rejeté le bill des crédits de l'armée, parce que le Congrès voulait enlever au gouvernement fédéral le pouvoir de se servir de l'armée pour contrôler les élections. La majorité a fini par renoncer à son dessein, et l'armée restera au service du parti républicain comme pendant les élections précédentes. Il a rejeté trois fois le bill des crédits judiciaires, parce que les démo-

crates voulaient lui arracher un autre instrument de cabale électorale, en limitant le crédit des *marshals*, de façon à ce que leur nombre ne pût pas, comme par le passé, être augmenté en temps d'élections. M. Hayes, élu président au moyen de la fraude, veut rendre aux républicains le service qu'ils lui ont rendu, en employant, pour leur assurer les élections, tous les moyens qui sont à sa disposition. En face du pays qui réclame des réformes, il oppose cyniquement son veto, et fait le jeu d'un parti contre les volontés et les intérêts du peuple.

A. G.

ÇA ET LÀ

M. Larose, le candidat libéral, a été élu contre M. Brillon, à Verchères, par 41 voix de majorité.

**

M. Arthur Lavigne, de Québec, se distingue depuis quelque temps par la qualité et la quantité des morceaux de chant et de musique qu'il publie. Nous mentionnons entr'autres les suivants :

Violette, musique de M. Calixa Laval-lée, paroles de M. Nap. Legendre, dédiée avec autorisation à S.A.R. la princesse Louise—cantilène charmante sous tous les rapports.

Chant du typographe, musique de M. Georges McNeil, paroles de M. J. N. Duquet, de Québec.

Notre-Dame des Laurentides, cantique à trois voix égales, paroles d'une religieuse du Bon-Pasteur, musique de M. Georges McNeil.

Plurez les morts, traduction de M. Nap. Legendre, musique de Delle Julia H. Beau-lieu.

**

On lit dans les journaux :

La législature de la Louisiane vient de décréter l'abolition de la langue française comme langue officielle dans cet Etat. Le tiers de la population, en Louisiane, est encore française.

En lisant ces lignes, on est porté malgré soi à se demander si plus tard on ne dira pas la même chose de la langue française dans la Confédération. Nous croyons que non pour bien des raisons, et en particulier parce que les Français de la Louisiane n'ont jamais eu la même volonté et les mêmes raisons de former une nationalité distincte, ni la même puissance de propagation... Mais qui sait ce qui adviendra quand des millions d'hommes, appartenant à une autre religion, peupleront les immenses contrées du Nord-Ouest ?

**

Quelques correspondants de journaux, conservateurs et libéraux, se permettent de reconnaître le talent de députés dont ils ne partagent pas les opinions politiques. Nous citerons en particulier les correspondants parlementaires de l'*Union de Saint-Hyacinthe* et du *Nouvelliste* de Rimouski. Ils imitent sous ce rapport l'*Événement* et la *Gazette de Sorel*. Ce sont à peu près les seuls journaux politiques qui montrent autant de justice et d'impartialité à l'égard des chefs des deux partis. D'autres en feraient bien autant, mais, ayant à lutter contre des journaux qui ne reconnaissent jamais le moindre talent à leurs adversaires, ils se croient obligés de combattre le sentiment qui les porterait à faire le contraire.

Le fait est qu'il faut avouer à notre honte qu'aux yeux d'un grand nombre, un journal est d'autant mieux fait que son langage est plus violent, grossier même. Quoi de plus condamnable, par exemple, que d'adresser à des hommes marquants des épithètes dont le seul but est de les ridiculiser et de les blesser? Quel mérite et quelle finesse y a-t-il à appeler M. Angers *Fanfan* et M. Langelier *dévidoir*, M. Gagnon *moule à plomb*, etc.?

Les hommes respectables qui sont abonnés à ces journaux ont pourtant entre les mains le moyen de les forcer à se respecter et à faire respecter les autres: ils n'auraient qu'à leur faire comprendre que ce genre de polémique ne leur convient pas. Pourquoi ne le font-ils pas?

* *

Les journaux d'Ontario parlent beaucoup, depuis quelque temps, des discours que prononce M. Blake en divers endroits et sur différents sujets. Le peuple lui fait des ovations et admire plus que jamais son éloquence. M. Blake n'est pas un homme habile à gouverner comme Sir John et plusieurs autres; c'est un penseur, un moraliste, un philosophe et un grand avocat, trop droit, trop inflexible en fait de principe et de morale pour être capable d'avoir recours aux expédients et aux subterfuges que la politique de nos jours requiert. Dernièrement, il a parlé de la presse et il en a parlé en homme qui l'aime, en comprend l'influence, et désire qu'elle soit digne du rôle merveilleux qu'elle joue dans le monde. Il a regretté, naturellement, les écarts de langage et les violences que lui fait commettre l'esprit de parti, et a donné comme exemple des influences funestes auxquelles elle est soumise, le fait qu'il est impossible de savoir exactement ce qui se fait ou se dit si on ne reçoit qu'un journal. Grand Dieu! que dirait-il s'il vivait dans notre chère province? C'est ici qu'il en verrait de belles! Que dirait-il à la vue de ces journalistes qui passent leur vie à s'éreinter mutuellement avec une fureur digne des Zoulous?

On a beaucoup parlé surtout de celui de ses discours où il est revenu sur un sujet qu'il a déjà traité: la fédération de l'Empire. On sait qu'il a plusieurs fois exprimé l'opinion que les colonies, étant appelées à partager le sort et les charges de l'Empire, dans le cas de guerre surtout, devraient être représentées dans le parlement impérial, afin d'avoir au moins l'occasion et le droit de se prononcer sur des questions d'un intérêt vital pour elles.

M. Goldwin Smith, qui est heureux de se mesurer avec un adversaire de cette taille, a pris plaisir à faire voir l'impossibilité de mettre à exécution ce grandiose projet de fédération. Il se demande quelle influence auraient quelques colons sur les décisions de ce grand parlement impérial que rêve M. Blake. M. Smith croit que M. Blake ne parle de fédération que pour arriver à l'indépendance; il faut avouer que ce serait le moyen le plus sûr et le plus logique de se délivrer des inconvénients et des dangers auxquels nous soumet le lien colonial. M. Goldwin Smith s'unissant à M. Blake pour obtenir l'indépendance du pays constituerait une force énorme.

* *

Il fait plaisir de constater que, depuis quelque temps, on compte dans les deux camps ou partis politiques un certain nombre de jeunes gens qui font de bons discours politiques et manient la parole avec succès. Nous croyons devoir mentionner en particulier M. Ernest Tremblay, de la *Patrie*, qui parle avec la correction, la précision et la vigueur d'un orateur de premier ordre, et ne cesse jamais d'être courtois et honorable. M. Cornélius, jeune conservateur, qui s'exprime lui aussi dans un langage correct, possède une bonne voix et parle avec beaucoup de verve; ses adversaires lui reprochent d'employer pour faire de l'effet des moyens qui sont au-dessous de son talent. M. Poirier, libéral, moins correct que M. Tremblay, mais plus entraînant, plus complet, destiné à devenir un orateur distingué s'il continue à travailler. M. Duhamel,

dont le talent comme la santé a besoin d'être fortifié par l'âge, mais qui a de l'étoffe; et plusieurs autres, la plupart membres du club Cartier, que nous n'avons pas entendus, mais dont on dit beaucoup de bien.

Il est incontestable que depuis quelques années la jeunesse s'est portée en masse du côté conservateur, et c'est facile à expliquer. On n'est pas porté, quand on sort du collège, à entrer dans un parti qu'on croit mal vu par l'Eglise. Mais on dit que l'entrée de quatre ou cinq des principaux membres du club Cartier dans le parti libéral vient de rétablir un peu l'équilibre entre les deux partis.

Le club Cartier et le club National ont beaucoup contribué à former la jeunesse à l'art de la parole, à la discussion politique surtout. Mieux vaudraient peut-être des cercles où les jeunes gens pourraient se rencontrer sans distinction de partis et discuter des questions de droit, de littérature et de philosophie. Mieux vaudrait employer à se préparer pour sa profession le temps qu'on donne à la politique. On ne verrait pas tant d'orateurs de hustings qui végètent et se démoralisent, et si peu d'avocats qui réussissent et se distinguent. Mais, comme on n'empêchera pas que la politique, d'ici à longtemps encore, soit faite par la jeunesse, félicitons-nous qu'elle apprenne au moins à parler, à s'exprimer dans un langage convenable. Espérons surtout que des deux côtés on apprendra à se respecter et à respecter les autres, à instruire le peuple et à élever son esprit et ses sentiments, au lieu de le démoraliser en exploitant ses préjugés et ses mauvaises passions, et en lui donnant l'exemple de la mauvaise foi et de la grossièreté.

Qu'on se défie des succès obtenus par des moyens malhonnêtes, par des discours dont l'audace et la brutalité, dans la pensée comme dans l'expression, constituent le principal mérite. L'expérience doit avoir suffisamment démontré que ces succès ne durent pas.

L.-O. D.

CHAMBRE DE QUÉBEC

M. Tarte ayant accusé le gouvernement, l'hon. Commissaire des terres de la couronne en particulier, M. Marchand, d'avoir cédé pour \$4,500 une hypothèque de \$17,000 que le gouvernement avait sur une propriété connue sous le nom de "Notre-Dame des Anges," une enquête a été demandée par M. Joly, dont le beau-frère a bénéficié de cette transaction. La transaction ayant eu lieu en l'absence de M. Joly, le premier ministre soutient que, dans le cas où elle serait condamnable, il n'en est pas responsable. L'hon. M. Marchand, qui a fait la chose, dit qu'il a agi sur l'évaluation faite de la propriété et de la réclamation du gouvernement par des personnes compétentes et autorisées. Huit et dix mille piastres avaient été offertes peu de temps auparavant pour la réclamation ou l'hypothèque du gouvernement; il est vrai que l'offre avait été retirée, mais au moment où le gouvernement cédait ses droits pour \$4,500, le cessionnaire empruntait \$9,000 sur la même propriété.

Le bill de M. Wurtele, qui demande qu'un char à fumer soit attaché aux chars de seconde classe afin que les personnes, les femmes surtout, qui voyagent dans les chars de cette classe, ne soient pas plus molestées que celles de la première classe, a été adopté. Rien de plus juste que l'objet de ce bill.

Le bill de l'hon. M. Ross, pour donner le droit de poursuivre la couronne au moyen de pétitions de droit, est adopté. Un dépôt ou cautionnement de \$100 sera nécessaire.

NOS GRAVURES

Le tournoi du jeu de crose

Ce tournoi a eu lieu samedi, le 5 courant, entre le club de Toronto et le club Shamrock de Montréal. Celui-ci remporta

la victoire facilement. Le prix de la victoire était le titre de "Champion du monde." Rien que cela.

Le vieux moulin à vent

Une vieille relique du port de Montréal que tout le monde connaît. On s'en est servi longtemps comme de morgue. On le démolit en ce moment pour raisons d'utilité publique.

Les chars-palais

La presse était invitée, il y a quelque temps, à examiner les deux chars-palais achetés par le gouvernement local pour le chemin de fer du Nord, et elle en a fait les plus grands éloges. On dit qu'il n'y a rien de plus beau, de plus complet sur aucune voie ferrée du pays.

BIBLIOGRAPHIE

Manuel de dévotion à sainte Anne: Sa vie, son culte et ses miracles en France et en Canada, par l'abbé A. Léon Bouland, curé de Notre-Dame du Sacré-Cœur, Central-Falls, R. I.; 1 vol. gr. in-18 rel., 20cts. Montréal: Cadieux et Derome, libraires-dépôtaires.

Ce livre est divisé en trois parties: la première partie, qu'on pourrait appeler historique, raconte d'abord la vie de sainte Anne, d'après la tradition, puis l'histoire de son culte en Orient et en Occident; la découverte du corps de sainte Anne à Apt; l'histoire de la statue miraculeuse de sainte Anne d'Auray, et enfin celle du sanctuaire de Sainte-Anne de Beupré. La seconde partie relate quelques-uns des innombrables miracles par lesquels la bienheureuse mère de la sainte Vierge a manifesté sa puissance et sa bonté, particulièrement dans les trois principaux sanctuaires où elle est honorée, à Apt et Auray, en France, et Beupré en Canada. La troisième partie contient des pratiques de dévotion à sainte Anne, des méditations, une neuvaine, un triduum, des litanies, etc., etc.

UN CHANT POPULAIRE ALLEMAND SUR LE DUC DE REICHSTADT

La mort tragique du prince impérial a naturellement rappelé la disparition, bien prématurée aussi, du duc de Reichstadt. Il y a quelques jours, le *Figaro* ravivait le souvenir du fils de Napoléon Ier et citait quelques-uns des hommages poétiques rendus à sa mémoire. On ne lira peut-être pas sans intérêt un très-beau chant populaire qui, chose singulière, est né dans un pays qui eut le plus à souffrir des guerres de l'Empire—en Allemagne. Ce chant, je l'ai recueilli en 1863 dans la partie allemande de ce qui fut le département de la Moselle. Il y était très-répandu et se chantait sur un air sombre et émouvant. Voici ce chant fidèlement traduit:

LES DEUX NAPOLÉON

Dans le jardin de Schönbrunn, là repose le roi de Rome; il ne voit plus la lumière du soleil, il ne voit plus le dôme du ciel. Au loin, dans une île, repose Napoléon; il y repose, à la honte de l'Angleterre et pour l'infamie de l'Angleterre.

Dans le jardin de Schönbrunn, là repose le roi de Rome. Son sang s'est arrêté, la source de sa vie est tarie. Au loin dans une île, repose Napoléon. Il ne repose pas dans son pays, il ne repose pas près de son fils.

Il ne repose pas près de ses guerriers, il ne repose pas près de ses maréchaux; il ne repose pas près de ses victoires; il ne repose pas en Europe. Il repose profondément caché dans un lointain cercle de la mer, enchaîné au rocher comme un Prométhée mort.

Où arbres, feuilles, branchages sont brûlés par le soleil, là repose le grand empereur, le petit caporal. A sa tombe manquent cyprès et fleurs. Au jour des âmes personne ne visite sa tombe.

Il repose là depuis de longs jours dans sa solitude. Voilà qu'on frappe à sa tombe au milieu de la nuit. On frappe et on appelle:—Ouvrez, héros mort, un hôte vous arrive d'un lointain pays.

On frappe une seconde fois:—Empereur, ouvrez, un naufragé de la vallée du monde vient vers vous. On frappe une troisième fois.—Ouvrez, mon père, ouvrez tout de suite. Voici dans un rayon ton fils unique.

Alors s'ouvrent terre et pierres, alors s'ouvre le cercueil qui depuis longtemps cachait les restes du grand empereur. Le squelette tend les os de ses bras et attire son pâle enfant dans la maison de planches.

Il l'attire en bas:—Je te vois, mon fils, enfin je te revois, mon fils Napoléon! Il lui fait place à son côté, il lui fait place contre le mur:—Mon

enfant, voilà l'étendue de mon royaume tout entier.

Et les deux squelettes s'embrassent étroitement, ils appuient bouche sur bouche, mettent main dans la main, et alors le tombeau se ferme de nouveau. C'était la dernière heure de la maison de Napoléon!

CHOSSES ET AUTRES

Le prince était un joli garçon d'un esprit et d'un caractère distingué. Sa mort prouve qu'il avait du cœur et du courage.

Le prince impérial avait dit quelques jours avant sa mort qu'il aimerait à être blessé par une assaïe.

Un journaliste français a bien raison de dire que les lâches qui ont insulté le prince impérial auraient été les premiers à lui baiser les pieds s'il était devenu empereur.

Le prince impérial fit son testament et se confessa la veille de son départ pour l'Afrique. Il n'y a plus de doute qu'il indiquait le prince Victor, fils du prince Jérôme, comme son successeur.

Le correspondant à Berlin du *Times* insiste sur le refroidissement qui serait, paraît-il, survenu entre l'Allemagne et la Russie. Il est certain que les relations actuelles entre les deux Empires ont, depuis quelque temps, quelque chose de vague et de mystérieux.

Si les hommes qui accompagnaient le prince impérial ont été lâches, le peuple anglais en général a été magnanime et impartial. Personne, aucun journal important n'a cherché à excuser cette lâcheté. C'est ainsi qu'une grande nation se conserve et empêche la répétition d'actes déshonorants.

Il est certain que le prince, ayant échappé son cheval et se voyant incapable d'échapper aux Zoulous qui le poursuivaient, se tourna contre eux et mourut l'épée à la main, en brave. On croit que les premières blessures qu'il reçut, la première surtout qui lui creva l'œil, étaient mortelles et produisirent immédiatement l'insensibilité.

Le Français rappelle que le service des aumôniers militaires catholiques est parfaitement organisé dans l'armée anglaise, encore bien que le gouvernement britannique soit un gouvernement protestant. Dans la campagne d'Abyssinie, c'était un Jésuite qui accompagnait les colonnes d'expédition, et cet aumônier en robe noire, qui eût fait peur à M. Ferry, trouva au quartier général, auprès des officiers d'état-major, tous les égards qui lui étaient dus.

Tous les journaux parlent de la douleur qui accable l'impératrice Eugénie. Elle avait, depuis quelques jours, des pressentiments. Ayant reçu la visite d'un jeune homme qui revenait de l'armée, et qui lui parlait de son fils, elle demanda à voir l'arme fatale dont les Zoulous se servent—l'assaïe—et, en l'apercevant, elle fondit en larmes et s'écria qu'elle n'aurait jamais consenti à laisser partir son fils si elle avait connu la nature de cette arme. Le jour même ou le jour suivant, son fils mourait frappé de dix-neuf coups d'assaïe.

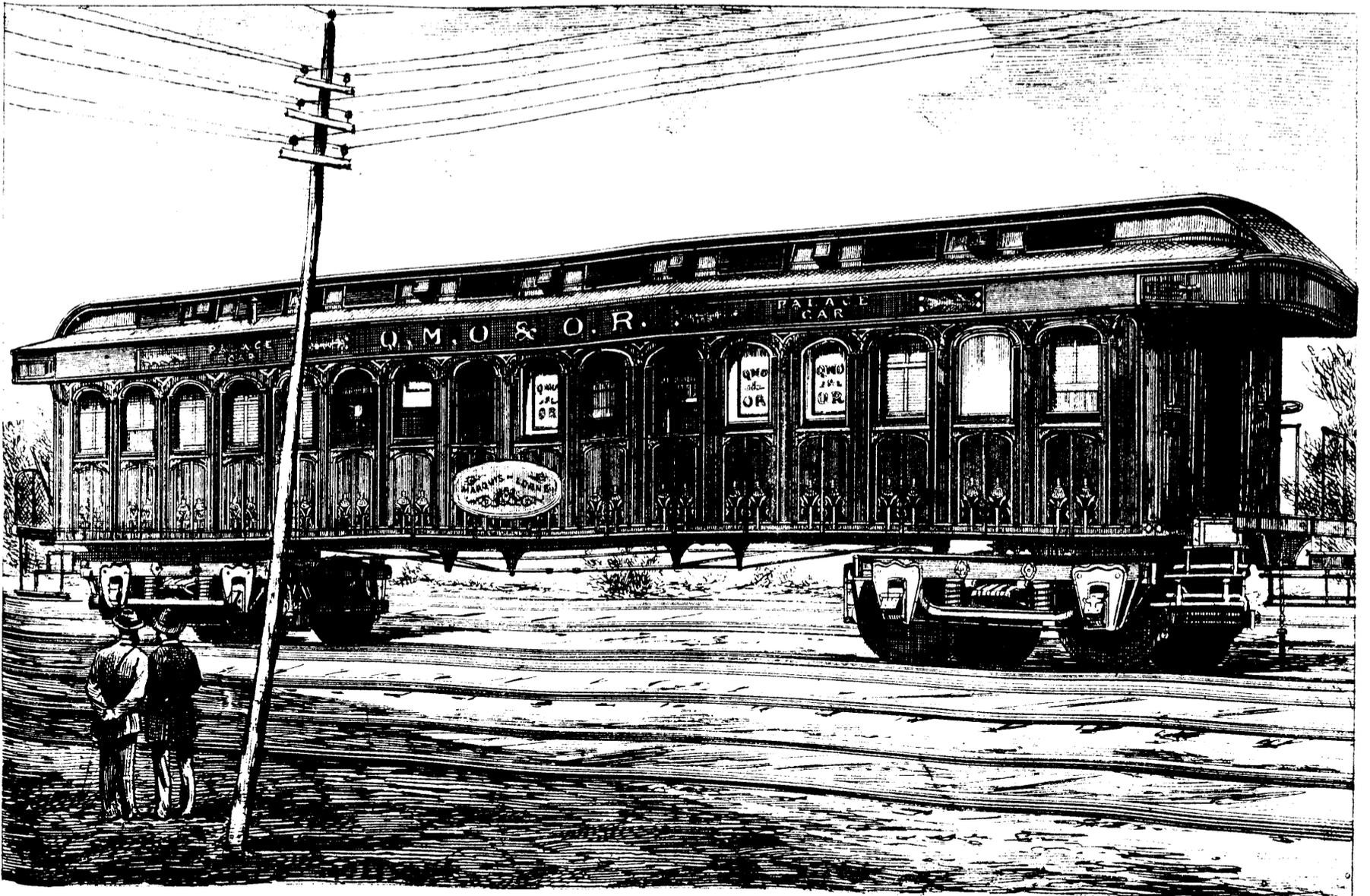
L'arme avec laquelle a été tué le prince impérial, la *zagaïe* ou *assaïe*, comme on prononce dans l'Afrique équatoriale, se rapproche beaucoup du javelot des anciens. Seulement, les peuplades africaines, dont c'est l'arme favorite, l'ont perfectionnée.

L'assaïe des Zoulous est un court javelot dont le manche en bois de fer est terminé par un fer dentelé qui rend les blessures extrêmement dangereuses.

Parfois les Zoulous le lancent à distance; mais, lorsqu'en rampant ils peuvent appro-



LE PRINCE IMPERIAL,
TUÉ PAR LES ZOULOUS, LE 1ER JUIN 1879



CHARS-PALAIS SUR LE CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

cher leur ennemi, ils le frappent à coups réitérés, et le corps déchiré par cette horrible scie n'est plus qu'une plaie.

Le *Daily News* considère l'abdication du Khédive comme un événement qui remplace l'Égypte sous la domination directe et exclusive du Sultan. Le journal anglais développe ainsi sa thèse :

L'autorité souveraine du Sultan, en Égypte, qui n'était plus qu'une ombre, va devenir une autorité. Non-seulement le Sultan a rendu un décret déposant Ismail-Pacha, et lui donnant un successeur, mais il a, en outre, aboli l'iradé de 1873, par lequel le Khédive était investi du droit de conclure des traités et d'entretenir une armée permanente. En même temps, le Sultan a remis en vigueur un iradé précédent, qui place l'Égypte dans une situation d'indépendance plus directe de l'autorité centrale. L'acte du Sultan est une réhabilitation complète du gouvernement ottoman parmi les puissances européennes.

Les modes un peu excentriques de notre époque n'ont pu franchir les portes du château de Windsor. Voici, en effet, ce que nous lisons dans une correspondance de Londres :

La reine d'Angleterre ne souffre point qu'aucune des dames de son entourage fasse peigner sa chevelure à "l'extravagance," c'est-à-dire tombant du front sur les yeux. Les filles d'honneur, à la dernière noce de la cour, reçoivent l'ordre de ne paraître ni avec la frisure signalée, ni avec des chaussons dont les talons élevés auraient pu faire croire qu'elles étaient montées sur des échasses, ni avec des robes à trop longues traînes.

Une jeune dame qui s'était rendue à une audience de la reine, avec des cheveux coupés courts et tombant sur les yeux, reçut du lord chambellan l'ordre de ne plus paraître au palais avant que sa chevelure eût pris de plus grandes proportions.

Des correspondances de Berlin signalent une recrudescence effrayante d'incendies dans toutes les parties de la Russie, voire même dans les grands centres, tels que Saint-Petersbourg, Kieff et Moscou.

La ville de Sitan, sur le Volga, dit une de ces correspondances, vient d'être presque tout entière réduite en cendres.

A Kieff, à Saint-Petersbourg et à Moscou, on a arrêté des personnes accusées de vendre clandestinement des matières inflammables et explosibles. Des affiches révolutionnaires ont été de nouveau placardées dans les mêmes villes.

De hardis escrocs étant parvenus à différentes reprises à extorquer de l'argent de riches habitants, sous des prétextes de révolution politique, le général Gourko a déclaré, dans un décret, qu'il considérerait comme un crime de haute trahison le paiement de ces contributions involontaires. Ce décret a mis les personnes riches dans le plus grand embarras, placées qu'elles se trouvent ainsi entre deux feux : les menaces de mort de la part des nihilistes et la punition de la part du gouvernement.

Cette pauvre Italie subit de bien dures épreuves. Les inondations ont ruiné une partie du Nord. Ces magnifiques plaines ne sont que des marais sans nom. La misère, déjà si grande, est devenue horrible. Des milliers de personnes sont littéralement sans pain.

Au Midi, l'Etna a couvert de lave une contrée fertile. Ce fleuve de feu n'épargne rien, brûle tout sur son passage et reste impitoyablement dans ce nouveau lit qu'il s'est créé.

L'éruption est terminée, mais de plus grands malheurs semblent menacer. De terribles secousses de tremblement de terre se font sentir sur différents points.

En attendant que le Vésuve fasse entendre sa voix, le respectable Stromboli, dans les îles Lipari, n'a pas voulu rester en arrière. Modestement, il commença par une pluie de cendres, et, deux jours après, le 8 juin, au milieu de terribles détonations, lança avec violence des pierres incandescentes et des laves enflammées qui, roulant sur la montagne, brûlaient tout ce qu'elles rencontraient.

On sait qu'au moment où il a été attaqué par les sauvages, le prince impérial n'a pas eu le temps de remonter à cheval. Le correspondant à Londres du *Journal de Bruxelles* rappelle à ce propos que le jeune prince était un très-habile écuyer, et il cite un fait qui montre sa science de l'équitation :

On s'étonne ici de ce que le prince ait pu trou-

ver la mort par suite de la difficulté qu'il aurait éprouvée à remonter à cheval. En effet, le prince avait la réputation, non-seulement d'un cavalier intrépide, mais d'un habile écuyer.

On raconte un trait de lui qui le prouve surabondamment. Se trouvant avec le prince de Galles chez le duc de Hamilton, au mois de janvier 1878, il se rendit un jour avec ses hôtes à Merryton, pour visiter les fameuses écuries de M. Drew. Dans le cours de l'inspection, le prince impérial sauta sur le dos de lord Harry, jeune cheval qui n'avait jamais été monté, et se mit à galoper tout autour de la cour. Les personnes présentes le regardaient avec un étonnement mêlé d'effroi, ne sachant si elles devaient admirer ou blâmer un pareil acte de témérité.

Dans une allocution prononcée par le prince de Galles, au banquet annuel du *West London Hospital*, on lit ce qui suit relativement au prince impérial :

Il est impossible, pour moi, de ne pas m'arrêter sur un sujet qui, tout pénible qu'il soit, est, je le sais, dans la pensée de vous tous en ce moment. Je veux parler de la fin prématurée du vaillant jeune homme qui était l'hôte de notre pays, et qui vient de tomber dans cette guerre. Je sais qu'elle a été pour tous dans ce pays, depuis le plus haut jusqu'au plus bas, une cause de deuil et de douleur.

Je sais que mes compatriotes voyaient avec orgueil et avec plaisir, qu'un jeune homme tel que le prince impérial, était allé dans un pays lointain pour prendre part à une guerre où nous étions engagés, et reconnaître ainsi l'hospitalité que lui a accordée ce pays pendant son exil. Si je parle de lui personnellement, je puis dire qu'on a vu rarement un jeune homme plus charmant et donnant plus de promesses. S'il avait été dans les desseins de la Providence qu'il eût été appelé à succéder à son père comme souverain du grand pays, notre voisin, je crois qu'il se serait montré un admirable souverain, et aurait été, comme son père, un sincère et puissant allié de ce pays. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce douloureux événement, mais je suis sûr que tous ceux qui m'écoutent prendront part à la douleur profonde de l'impératrice.

Dans un article publié sous ce titre : *Les dernières volontés du prince*, le *Daily News* donne quelques détails inédits sur les conditions dans lesquelles le prince a rédigé le testament confié à M. Piétri :

Nous apprenons, dit la feuille anglaise, que l'existence de ce testament est due en grande partie à la prévoyance d'Uhlmann, le valet de chambre du prince, qui l'accompagnait au Cap. Dans la nuit qui précéda le départ du prince, il s'entreint de l'avenir avec Uhlmann. Ce dernier désapprouvait l'idée de se rendre au Zoulouland, et fit cette remarque : "Dieu sait ce qu'il adviendra de nous," et il ajouta qu'il avait pourvu à l'avenir de sa femme et de sa famille pour le cas où il ne reviendrait pas.

Jusqu'à ce moment, le prince n'avait pas fait de testament, et à minuit, lorsque l'impératrice se fut retirée pour se mettre au lit, le prince se munit de plumes, d'encre et de papier et resta jusqu'à trois heures du matin, occupé à rédiger ce document, qui excita un si vif intérêt.

Avant de quitter définitivement Chislehurst, par le train de neuf heures quatorze minutes, le prince réunît les domestiques de la maison dans la salle à manger. Il leur serra la main à tous successivement, leur disant adieu, et ajoutant que s'il ne revenait, ils s'apercevraient qu'ils n'avaient pas été oubliés. Ce fut au moment suprême du départ seulement que le prince signa le document et le plaça ensuite dans un secrétaire, dans sa chambre. La clef en fut donnée à M. Piétri, et le contenu en est resté inconnu jusqu'au 27 au matin.

Comme les formes légales nécessaires n'ont pas été dûment remplies dans la rédaction de ce testament, l'assentiment de l'impératrice sera nécessaire pour que les clauses en puissent être exécutées.—Cet assentiment, toutefois, peut être considéré comme certain.

M. Gaillardet parle des motifs qui ont engagé le prince impérial à aller faire la guerre contre les Zoulous :

On a compris avec peine, dit-il, dans le principe, l'idée qu'avait eue le fils de Napoléon III d'aller faire campagne au service de l'Angleterre, non point contre des armées régulières, mais contre des tribus africaines. On ne voyait là ni honneur ni profit, et cette campagne contre les Zoulous avait une teinte de ridicule. On comprend mieux la détermination du jeune prince, maintenant que les raisons en sont connues. On a parlé du désir qu'il avait de plaire à la princesse Béatrice, qui lui aurait dit, un soir, dans un bal, qu'elle aimerait mieux le voir sur un champ de bataille que dans un quadrille. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans ce roman d'amour, si l'on en juge par l'affliction que la catastrophe a causée à toute la famille d'Angleterre et à la princesse Béatrice qui s'est évanouie, dit-on, en l'apprenant. Mais, en dehors de ce motif intime dont le prince a emporté le secret dans sa tombe, il y en a un d'autres qui lui font honneur. Il avait l'amour du péril. C'est un fait qui semble acquis par sa conduite téméraire dans le Zoulouland, et par les lettres du duc de Cambridge qui recommandait à lord Chelms-

ford de contenir son ardeur, recommandation qu'il a si mal suivie. Son oisiveté lui pesait à Chislehurst, et, en voyant partir le régiment dont il avait fait partie, il a éprouvé le désir de suivre ses compagnons d'armes et de payer ainsi au pays dont il était l'hôte sa dette d'hospitalité. C'était un coup de tête, ou plutôt un coup de cœur, dont la suite a démontré l'imprudence, mais qui est excusable et honorable. La manière terrible dont elle a été récompensée a réhabilité et grandi dans l'opinion la figure du jeune prince qu'on regardait comme un enfant sans consistance. La fosse qui enfouit tant de réputations usurpées est devenue un piédestal pour celle-là.

Une immense pitié a aussi entouré sa mère dont le destin est pire encore, si l'on peut dire. Survivre à son enfant unique est, en effet, pire que la mort pour une mère. Cette femme aura passé par tous les extrêmes de la vie. Placée inopinément sur l'un des plus grands trônes du monde, elle est tombée coup sur coup dans les plus grands abîmes. Elle a perdu son trône, son mari et son fils. Elle pouvait croire encore qu'elle remonterait un jour à la lumière avec son fils. La voilà seule aujourd'hui et condamnée, quoi qu'il arrive, à l'isolement, à l'obscurité. On a cru qu'elle allait mourir de douleur. Mais si elle vit physiquement, elle est morte moralement et politiquement.

LES FEMMES

Le plus grand bonheur du mariage dépend de tant de convenances que c'est une folie de les vouloir toutes rassembler. Il faut d'abord s'assurer des plus importantes : quand les autres s'y trouvent, on s'en prévaut ; quand elles manquent, on s'en passe.

* *

Il y a des convenances naturelles, il y en a d'instinctive, il y en a qui ne tiennent qu'à l'opinion seule. Les parents sont juges des deux dernières espèces ; les enfants le sont de la première. Dans les mariages qui se font par l'autorité des pères, on se règle uniquement sur les convenances d'instinctive et d'opinion ; ce ne sont pas les personnes qu'on marie, ce sont les conditions et les biens. Mais tout cela peut changer, les personnes restent toujours ; elles se portent partout avec elles, en dépit de la fortune : ce n'est que par les rapports personnels qu'un mariage peut être heureux ou malheureux. C'est aux époux à s'assurer ; le penchant mutuel doit être leurs premiers guides, car, comme leur premier devoir, étant unis, est de s'aimer, et qu'aimer et n'aimer pas dépend de nous-mêmes, ce devoir en emporte nécessairement un autre, qui est de commencer par s'aimer avant de s'unir : c'est là le droit de la nature que rien ne peut abroger. C'est à la fille à faire le choix d'un époux ; c'est aux parents à juger si elle ne se trompe pas sur les convenances.

* *

Une femme bel esprit est le fléau de son mari, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. La dignité d'une femme est d'être ignorée ; sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille.

* *

Il faut, dans la femme, une éducation ni brillante ni négligée, du goût sans étude, des talents sans arts, du jugement sans connaissances. Son esprit, sans savoir, doit être cultivé pour apprendre : elle ne doit point être le précepteur de son mari, mais son disciple ; loin de vouloir l'assujettir à tous ses goûts, elle doit prendre les siens ; elle vaudra mieux pour lui que si elle était savante ; il aura le plaisir de lui tout enseigner.

* *

Il est fort différent, pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui : le premier cas est tout à fait contraire à la raison ; le second y est plus conforme. Comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui règle celui de la famille entière. Quand il s'allie dans un rang plus bas, il ne descend point, il élève son épouse : au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il l'abaisse sans s'élever ; ainsi, dans le premier cas, il y a du bien sans mal, et dans le second, du mal sans bien. De plus, il est dans l'ordre de la nature que la femme obéisse à l'homme : quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel et l'ordre civil s'accordent, tout va bien. C'est le contraire quand, s'alliant au-dessus de lui, l'homme se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnaissance, et d'être ingrat ou méprisé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, se rend le tyran de son chef, et le maître, devenu l'esclave, se trouve la plus ridicule et la plus misérable de toutes les créatures.

—Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de MADAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

LE BOUQUET D'AZALÉES

Au milieu du mois de décembre dernier, vous ne pouvez l'avoir oublié, il a fait un froid noir, mêlé de neige et d'un vent aigu ; ça été un motif d'encouragement pour les bals d'intimes. Plus la saison est rigoureuse, plus on prend plaisir à faire parade de fines dentelles et de belles fourrures. Jean-Paul Richter dit : "Les riches qui se moquent de tout, ont trouvé un moyen de railler l'hiver ; ils ont l'air de lui dire :—C'est quand tu sévis le plus que nous multiplions nos plaisirs ; c'est quand le soleil s'en va que nous faisons briller nos diamants."

Très-peu de temps avant le jour de Noël, Paul Dervieux, avocat stagiaire, mais apprenti homme du monde, reçut une lettre sur papier rose. Le pli venait d'une jolie cousine dont il est fou. A ce sujet, j'aurais grande envie d'ouvrir une parenthèse sur les cousins et les cousines ; j'y dirais...—Mais comme il paraît que l'esprit d'analyse gâte les plus belles choses, et notamment un récit, je laisserai là cette parenthèse, et j'irai droit au fait.

Voici le billet, formulé en très-aimables pieds de mouches :

"J'ai à vous dire, mon cher Paul, que nous allons ce soir au bal de Mme B..., notre tante à la mode de Bretagne. On consent à ce que vous m'accompagniez avec mon bon père. Vous savez que l'excellent homme n'a pas tout à fait perdu son langage de vieux soldat. Voilà pourquoi il vous recommande d'être prêt à dix heures dix minutes, heure militaire.

"A ce soir donc, mon cher Paul.

"Votre cousine,
"CLÉMENCE LORVILLE."

Un peu pareil à tous les amoureux des contes de fées, Paul Dervieux colla chaste-ment ses lèvres sur ce billet rose, et se dit :

—Je serai prêt à dix heures moins un quart.

En même temps, une idée soudaine monta à son front de vingt-trois ans. Cette manifestation de sa pensée se produisit dans son esprit avec un cri vif, concis et lumineux ; c'est la même interjection qui sortit des lèvres d'Archimède lorsqu'il trouva le moyen de soulever le monde, c'est le monosyllabe de Colomb à la vue du continent qu'il avait pressenti ; c'est le murmure que formulait le pauvre Beethoven en écrivant cette grande symphonie pastorale que ses oreilles devaient être les seules à ne point entendre.

—Ah ! s'écria Paul Dervieux.

Là-dessus il sortit précipitamment, entra chez une fleuriste du Palais-Royal, jeta une pièce d'or sur le comptoir, et, en échange, emporta un bouquet d'azalées du Japon.

Chers lecteurs, vous avez eu vingt ans, ou, ce qui vaut mieux, vous les avez, ou, ce qui vaut encore mieux, vous les aurez. Dans cette triple conjecture, vous avez aimé et vous aimerez les fleurs. Ici les goûts diffèrent. Il y en a qui donnent la préférence à la violette de Parme. J'en sais qui ne trouvent rien de mieux que la rose de Corinthe. Les tulipes de Harlem forment la base d'un commerce très-important. Autant de cœurs, autant de préférences, car les fleurs sont appréciées moins par la vue que par le sentiment. Paul Dervieux inclinait pour les azalées du Japon, peut-être à cause d'un souvenir, par suite de quelque raison délicate et inexplicable ; peut-être seulement parce que cette forme lui plaisait.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en envoyant ce bouquet à sa cousine, il se disait tout bas :

—Les azalées du Japon sont jaune-d'or ; Clémence, qui est adorablement blonde comme cette Hélène qui a eu le même privilège d'être aimée d'un roi et d'un berger, ne les métrait pas dans ses cheveux. Ma cousine a bien trop de goût pour se rendre coupable d'un tel solécisme. Aussi dois-je lui envoyer ces fleurs pour servir de bouquet à tenir à la main, et je suis sûr que toutes les femmes lui enverront cet appendice de la toilette.

Paul Dervieux a parfois du bon sens, quoiqu'il soit avocat stagiaire.

Il envoya le bouquet avec les plus grandes précautions possibles.—Y eut-il un billet avec ?—En conscience, je l'ignore. J'avoue même que, si je le savais, je n'en sonnerais mot ; mais surtout, chère lectrice, je me garderais bien de reproduire ce que le crayon ou la plume aurait confié au papier pelure d'oignon. J'ai le tort d'être de ceux qui pensent qu'un billet d'amour est une chose mille fois plus sacrée qu'un billet à ordre.

A dix heures moins un quart, Paul Dervieux entra chez sa cousine. On le complimenta beaucoup sur son exactitude.

—A la bonne heure, petit cousin, lui dit le papa, te voilà en avance de vingt minutes. Allons, tu vaux mieux que ta robe ; tu méritais d'être soldat.

Clémence était devenue rouge comme une cerise de Montmorency, rouge de bonheur. Ceux qui aiment le bal comprendront cela à demi-mot.

Comme la voiture attendait au pas de la porte, on ne tarda pas à s'installer, le colonel sur une banquette, Clémence à côté de son père, et Paul Dervieux sur la banquette qui faisait face à la leur.

J'ai oublié de dire où se trouvait le bouquet d'azalées du Japon, et cependant c'est une chose essentielle à noter ; Clémence avait l'air de le porter à la main. En réalité, il reposait sur ses genoux.

Ces fleurs, nées sur une terre de feu, transplantées sur notre sol plus calme, mais toujours belles, la jeune fille les contemplant avec autant de plaisir que s'il se fût agi d'une parure de reine. De son côté, en voyant l'accueil qui était fait à sont présent, le stagiaire se disait *in petto* :

—Je serai moins fier cent fois le jour où je gagnerai ma première cause.

* *

On se rappelle que ce petit drame se passait pendant le solstice d'hiver. L'hôtel de la tante à la mode de Bretagne était dans un autre quartier que celui de nos trois personnages. Pour y parvenir, il fallait aller de la rue du Helder au faubourg Saint-Honoré, très-brève distance sans doute ; mais, au bout de deux minutes, l'attelage suait à grosses gouttes, comme s'il eût été question de graver le sommet des Cordillères. Le verglas avait rendu le pavé glissant sous le sabot des chevaux. On marchait sans avancer.

Tous tant que nous sommes, nous avons vu souvent Paris durant ces jours nocturnes et ces nuits souterraines de l'hiver. Vainement la prévoyance municipale multiplie les lumières ; un brouillard opaque, contrefaçon du ciel anglais, dévore le gaz hydrogène lui-même. Dans l'ombre, un réverbère n'apparaît plus que comme un petit point rouge, d'un aspect sinistre. Au milieu de la chaussée des boulevards, sur la lisière des trottoirs, des promontoires d'une neige souillée et gluante servent de pierre d'achoppement à tout ce qui va et vient. Le flâneur, d'ordinaire si gai, couvert des plis de son manteau, le nez enfoncé dans une bande de cachemire rayé, glisse et se sauve le long des murs, en faisant claquer ses dents. Vous diriez des fantômes d'Anne Radcliffe qu'on aurait tirés du suaire de leurs in-douze pour les lâcher sur l'asphalte.

Hélas ! je n'ai rien dit encore, puisque je n'ai pas parlé de ces pauvres dont la saison rigoureuse déclame toujours la misère.—Méry a proclamé un jour une grande vérité, ignorée des faiseurs de statistique. Il a écrit : "A Paris, le froid fait plus de martyrs en quinze jours, que Néron et Dioclétien n'en firent à Rome durant tout leur règne." Vous connaissez les fantômes qui passent et qui murmurent en courant ; "Ah ! mon foyer !—Ah ! mon poêle !—Ah ! mon lit, sous les tuiles de la mansarde !" etc.

Ceux qui sont muets et mornes, tous ceux qui tombent épuisés sur la dure et qui y restent sont nombreux aussi. Tous les âges, tous les sexes, toutes les professions donnent des victimes au froid. Qui n'a vu la charmante et terrible lithographie de Gavarni, qui fait voir deux enfants, à demi-nus, assis tremblants sous

une porte ? L'artiste a crayonné au bas cette légende trop vraie : "Ils ne dîneront pas ce soir." Il pouvait multiplier cette cruelle image, en variant les figures, en posant là des vieillards et des femmes.

Je prévois qu'on va m'arrêter ici et me dire : "Voilà assez de choses noires comme cela ; revenons, s'il vous plaît, à vos fleurs." J'y reviens justement, mais il était indispensable de passer par ce pénible sentier, comparable aux cercles de l'enfer du Dante.—Tout près de l'hôtel où la voiture aux azalées du Japon se rendait, dans la pénombre ménagée par les falots, s'agitait par moments une femme.

Juste ciel ! était-ce bien une femme ? Non, cette malheureuse créature n'avait plus ni forme, ni ton, ni couleur : c'était une pauvre femme.

Ne vous récriez pas ! Cette femme avait été jolie, peut-être ; mais la misère, ayant passé par là, y avait laissé son ineffaçable empreinte. Des chairs terreuses, un œil cave, des lèvres pâles ; puis, à partir du buste, rien qui soit de l'être humain—des haillons tournés autour d'elle, lambeaux sur lambeaux, et des pieds nus en hiver, pendant qu'il neigeait. En ce moment, ma plume hésite, et pourtant il faut tout dire. Elle portait sur son bras gauche un enfant. Pauvre enfant ! il était chétif, malingre, ridé. Il ne souriait pas. Il n'a peut-être jamais souri. Comme la mendicité est interdite, et à bon droit, il voit presque chaque jour rudoyer sa mère par le passant ; il l'entend lui chanter des chansons suppliantes qui navrent l'âme ; il a souvent des larmes sur le visage, et quand, par un jour de décembre, les fontaines sont prises, il n'a peut-être bu que les pleurs de sa mère. Ce soir-là, ce groupe faisait mal à voir, surtout à la porte d'un hôtel d'où l'on commençait à entendre la ritournelle du bal.

N'allez pas croire que ce soit pour faire des déclamations contre les hautes classes que j'écrive cela. Non, Dieu m'en garde ! Mais j'ai trouvé ce fait sur mon passage et je le montre au doigt. D'ordinaire, quand ces silhouettes fatales du pauvre apparaissent aux riches, c'est à la suite de quelque rêve pénible. Alors, si la jeune mère s'éveille en sursaut, son premier coup d'œil est pour l'enfant rose et blanc qui sommeille à côté d'elle dans un berceau d'ébène, parsemé de langes brodés et de dentelles, et, comme l'idée de l'infortune d'autrui voltige, semblable à une mouche importune, jusqu'à ce fils bien-aimé à qui rien ne manque ce soir, mais à qui, dans un temps où le sort a tant de caprices, tout peut manquer demain ; alors la jeune mère se dit : "Ah ! si elle était ici, cette pauvre femme, si je la voyais près de moi avec ce pauvre enfant qu'elle serre contre ses mamelles desséchées, je calmerais d'un coup toutes ses peines. Je lui donnerais ma chaîne d'or, je lui donnerais, ô mon fils ! la petite cuiller de vermeil avec laquelle je remue l'eau sucrée qui étanche ta soif." Dans la rue, c'est-à-dire en pleine réalité, ces élans de charité sont toujours persistants, mais moins vifs. On jette entre des doigts osseux une menue pièce de monnaie, et tout est fini : c'est qu'on s'est dit : "Si chacun en fait autant, la pauvre femme rentrera ce soir heureuse chez elle."

La portière de la voiture était ouverte ; Paul Dervieux venait de descendre et mettait pied à terre ; Clémence allait l'imiter.

—Ma belle dame, la charité, s'il vous plaît ! dit une voix qui était à peine de ce monde.

Clémence frissonna.

Jamais encore la lèpre de la pauvreté ne s'était révélée à elle sous une forme si repoussante. La jeune fille se rappelait d'ailleurs la divine parole de celui qui naquit dans une étable : *Dato eleemosynam* ; faites l'aumône ! Elle se rappelait encore les beaux vers de Victor Hugo sur le même sujet, vers qui enrichiront la mémoire des hommes tant que le monde sera monde.

La voix reprit :
—Ma belle dame, j'ai froid, j'ai faim, et je n'ai pas encore étreigné.
L'enfant pleurait.

Troublée autant qu'émue, Clémence chercha sa bourse ; mais, par suite de la plus malheureuse des imprévoyances, elle l'avait oubliée. Elle se rappela que, pressée qu'elle était de se rendre au bal, elle ne s'était point munie de son aumônière.

En ce moment le colonel, à demi endormi, se frottait les yeux, cherchant à comprendre ce qui se passait.

—Ma belle dame, vous ne partirez pas sans m'avoir donné ! Ma belle dame, la charité, s'il vous plaît ! répéta la voix.

—Ah ! une idée ! dit Clémence.

Et, tendant son bouquet d'azalées à la pauvre, elle lui montrait de la main Paul Dervieux, son cousin.

—Tenez, reprit-elle, vendez ces fleurs à monsieur, qui vous les payera vingt francs, ce qu'elles valent.

Machinalement, sans trop savoir ce que cela signifiait, la mendicante obéit ; le cousin venait de comprendre. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il avait tiré de son portemonnaie une pièce d'or et avait racheté les azalées du Japon.

—Les femmes d'aujourd'hui ont d'étranges caprices ! s'écria le colonel. Donner un bouquet à une mendicante, un bouquet de vingt francs ! Voilà une chose qu'on n'aurait jamais faite de mon temps ! On venait de traverser le seuil de l'hôtel.

En entrant dans la salle de bal, Clémence se pencha légèrement à l'oreille de l'avocat stagiaire, et lui dit :

—Tout est bon à donner, mon cousin, à celui qui veut faire l'aumône.

Cette parole de la jeune fille est de celles que les anges recueillent en souriant d'aise, et qu'ils vont déposer au pied du trône céleste avec un doux battement d'ailes.

PHILIBERT AUDEBRAND.

MÉLANGES

UNE JEUNE FILLE ET UN SERPENT

Flora Agnew, une charmante enfant de onze ans, vient d'échapper à un danger dont elle ne perdra pas de sitôt le souvenir. Elle était en villégiature chez son oncle, M. Burns, à deux milles de Hunter Range, Pensylvanie, et accompagnait souvent les vaches aux pâturages, en compagnie de sa cousine, une petite fille de son âge.

Cette dernière étant indisposée, Flora se rendit seule dans la prairie et, comme elle était lasse de la marche, elle s'étendit sur l'herbe. Elle y était à peine qu'un énorme serpent noir se mit à ramper dans sa direction, l'atteignit et s'enroula autour d'elle. La pauvre petite, affolée, se mit à courir en poussant des cris de terreur et finit par s'évanouir, épuisée de fatigue et glacée d'épouvante.

Pendant ce temps-là, le monstre reptile avait resserré ses anneaux et menaçait d'étouffer sa victime. Heureusement, M. Burns avait entendu les cris de sa nièce, accourut vers elle, et la dégagea en tuant le serpent. La hideuse bête mesurait plus de six pieds.

LE BLÉ-D'INDE COMME FOURRAGE VERT

Un champ de blé-d'Inde ensemené dru pour fourrage vert, fauché au moment où la panicle paraît, présente la prairie la plus élevée, la plus abondante et la plus nourrissante qu'il soit possible d'obtenir, et devient, pendant une grande partie de l'été, une des principales nourritures des chevaux soumis au travail.

Tous les bestiaux mangent ce fourrage vert avec plaisir ; c'est un des meilleurs aliments qu'on puisse leur offrir ; mais pour qu'il en soit ainsi, pour les veaux principalement, qui en sont avides, ainsi que les autres bestiaux, il faut nécessairement qu'il ait été semé bien dru, et que les tiges en soient fauchées de bonne heure, ou broyées un peu lorsqu'elles sont durcies. On pourrait aussi convertir cette herbe en fourrage sec pour l'hiver, mais l'épaisseur des tiges en rend le fanage long et très-difficile, et il est toujours plus avantageux de le consommer en vert.

Des expériences faites avec tous les soins que comporte le sujet, ont démontré que ce fourrage ne peut remplacer la nourriture au trèfle, par exemple, qu'en doublant la dose. Or, les vaches qui se nourrissent à discrétion de blé-d'Inde frais perdent de leur lait, ce qui prouve que cette nourriture n'est pas suffisante, parce que les principes nutritifs sont dispersés sur une trop grande masse.

Il faut donc, pour les animaux qui travaillent ou qui produisent, comme pour toutes les nourritures vertes, l'associer avec un tiers de ration de fourrage sec plus riche que le blé-d'Inde.

ANECDOTE

Il est question aujourd'hui de la création d'une société internationale de tempérance. Rap-

pelons, à ce sujet, la singulière aventure du président d'une de ces sociétés aux Etats-Unis.

Mathias Wilson, marin irlandais, était embarqué sur un navire parti de la Martinique à destination de Southampton. Pendant la traversée, il fut mis au cachot pour fait d'ivresse avec récidive ; Mathias avait trouvé fort simple de percer dans la cale des pièces de rhum et d'en comparer les différentes qualités au moyen d'un chalumeau.

Une fois au cachot à fond de cale, l'Irlandais, en tâtant dans l'obscurité, toucha un tonneau. Au moyen d'un clou, il perça la pièce et y appliqua son chalumeau. Il eut toutes les peines du monde à comprimer un cri de joie ; le liquide qui lui arriva aux lèvres était du rhum, le meilleur rhum qu'il eut jamais goûté. Mathias, à partir de ce moment, chercha le moyen de se faire maintenir au cachot et, à force d'insolence, il y arriva.

Pendant les trente jours que dura la traversée, il s'enivra régulièrement. Enfin, le jour de l'arrivée, les matelots descendus dans la cale pour mettre en état les chaînes de l'ancre le trouvèrent en train de jouer du chalumeau dans la pièce.

—Que fais-tu là, misérable ! hurla le quartier-maître, tu ne respectes pas même la mort, ivrogne !

Le tonneau de rhum servait en effet de cercueil à un riche planteur de la Martinique, dont on transportait le corps en Europe.

Mathias Wilson, guéri à jamais de l'ivrognerie, est devenu président de la société de tempérance de sa ville natale.

LA GRIVE CHANTEUSE

La grive est un oiseau de couleur générale gris-brun pour les parties supérieures du corps, gris-cendré pour les inférieures. Le devant du cou, la gorge et la poitrine sont d'un blanc tirant sur le roux. Le mâle et la femelle sont assez difficiles à distinguer l'un de l'autre ; sur la tête du mâle on remarque une raie d'un blanc roussâtre qui passe au-dessus des yeux, raie absente de la tête de la femelle. Les grives comptent parmi nos plus agréables chanteurs du printemps et de l'été. Ceux de ces oiseaux qui n'ont pas quitté nos pays à l'entrée de l'hiver, mais se sont rapprochés des habitations humaines et se sont réfugiés dans les haies, commencent, dès que se font sentir les premiers rayons du soleil printanier, un chant varié, doux et agréable qui se continue de mai jusqu'en août. C'est à cause de ce chant que la variété de grive qui n'émigre pas a reçu le nom de grive chanteuse. Perché sur la cime d'un grand arbre ou sur le tronc d'une forte branche, l'oiseau mâle reste des heures entières immobile, charmant les environs de ses chants. Ceux-ci sont des plus variés, agréablement coupés des notes graves du contralto qui résonnent avec puissance, de gazouillements à demi-voilés et de fusées de notes qui s'élèvent, se succédant avec rapidité jusqu'aux notes aiguës du soprano. Lorsque s'est passée la saison du chant, l'oiseau ne fait guère plus entendre qu'un petit zipp-zipp fréquemment répété.

Non-seulement la grive est un oiseau chanteur, mais c'est un grand destructeur de vers, de limaces, d'insectes de toute nature. Les grives sont donc pour nos champs, nos vergers et nos potagers d'utiles auxiliaires, d'actifs, zélés et charmants défenseurs.

Le nid de la grive est généralement placé dans un buisson, mais quelquefois il est posé sur une branche d'arbre, à une hauteur d'environ trois ou quatre mètres, et adossé au tronc. Il se compose d'une enveloppe semi-sphérique de mousse et d'herbes sèches, tapissée intérieurement de brins de paille et de bois pourri liés ensemble avec de l'argile pour former une couche dure et résistante, une espèce de plate-forme en carton-pâte, lisse et dure, sur laquelle la femelle dépose quatre ou six œufs d'un bleu pâle avec quelques glaces de vert et quelques points rougâtres et noirs.

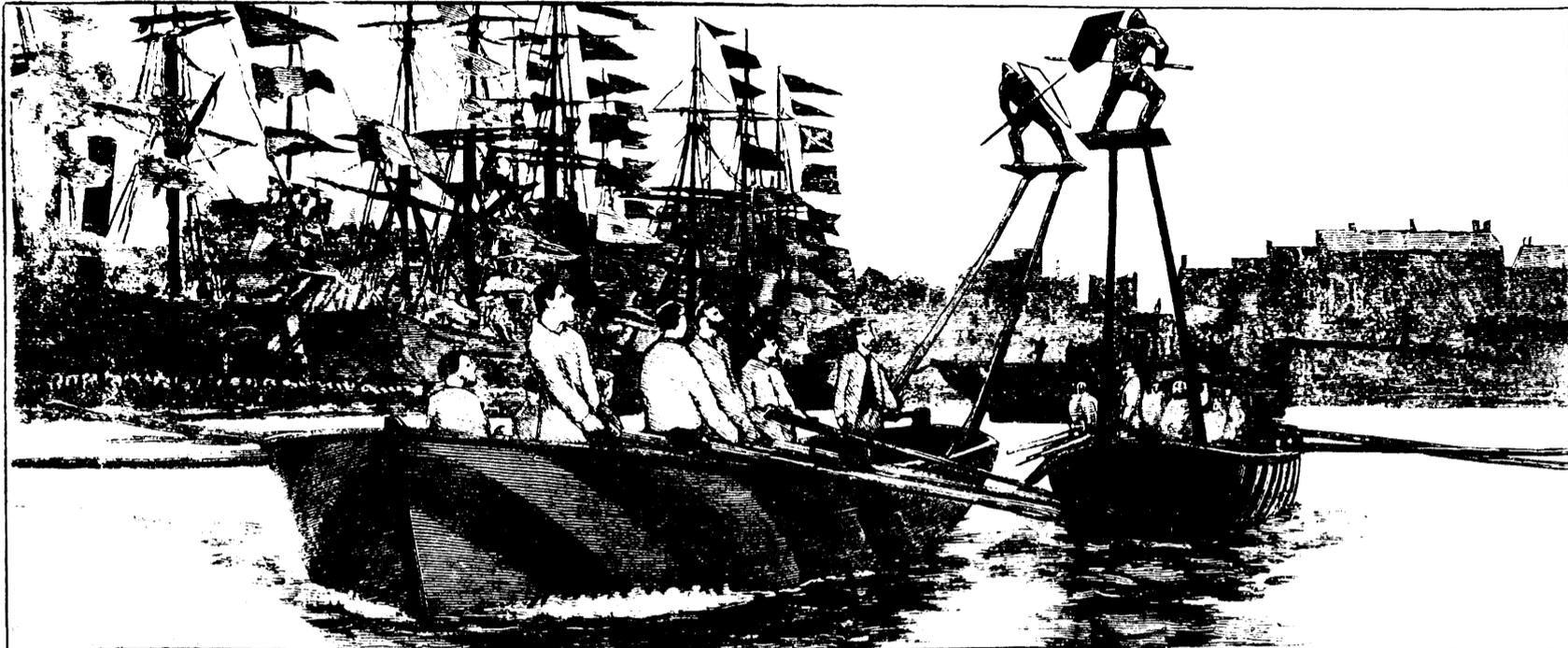
Si pour le naturaliste et l'ami de la nature, le nom de la grive évoque la pensée d'un oiseau chanteur, pour la plupart d'entre nous, n'est-ce pas une idée de gourmandise qu'éveille ce nom ? La grive est, en effet, l'un de nos meilleurs gibiers.

Disons, à la décharge de cette gourmandise, que la chair de la grive est non-seulement un excellent manger, mais qu'elle est réputée de digestion facile, imprégnée d'un suc nourrissant et par suite très-salutaire aux convalescents à qui les médecins les ordonnent volontiers.

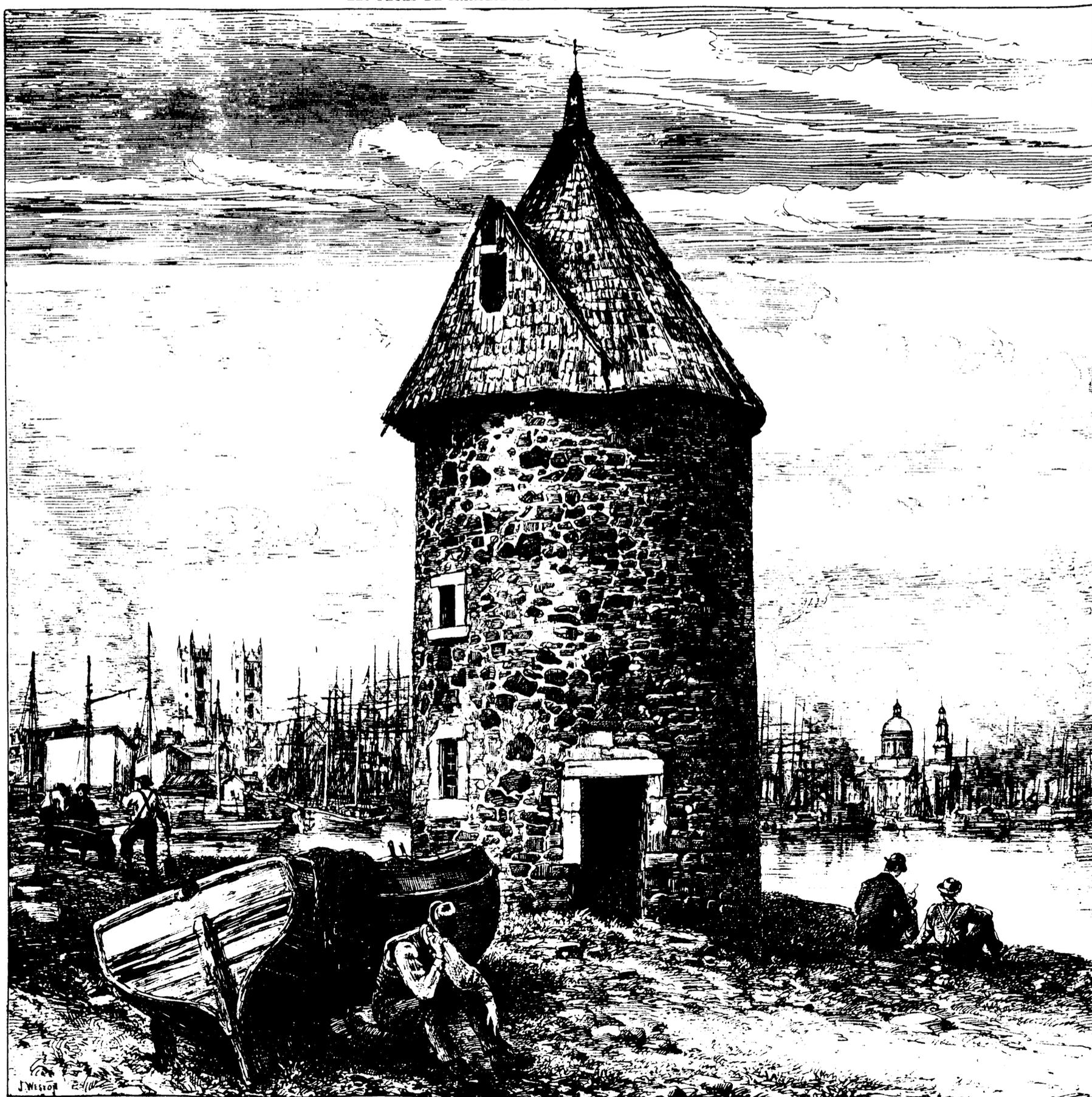
Les Romains, nos maîtres dans tant de vices, recherchaient les grives avec une espèce de passion et ne craignaient pas de s'engager dans des dépenses très-fortes pour faire construire et entretenir des grivières.

On appelait ainsi des pavillons voûtés, garnis intérieurement de juchoirs, avec portes très-basses et un nombre restreint de fenêtres. Les grives ne pouvaient donc voir ni la campagne, ni les autres oiseaux, rien enfin de ce qui aurait pu éveiller leur instinct de liberté, et les distraire de ce qui devait être l'occupation de leur vie, c'est-à-dire l'engraissement le plus prompt et le plus complet possible.

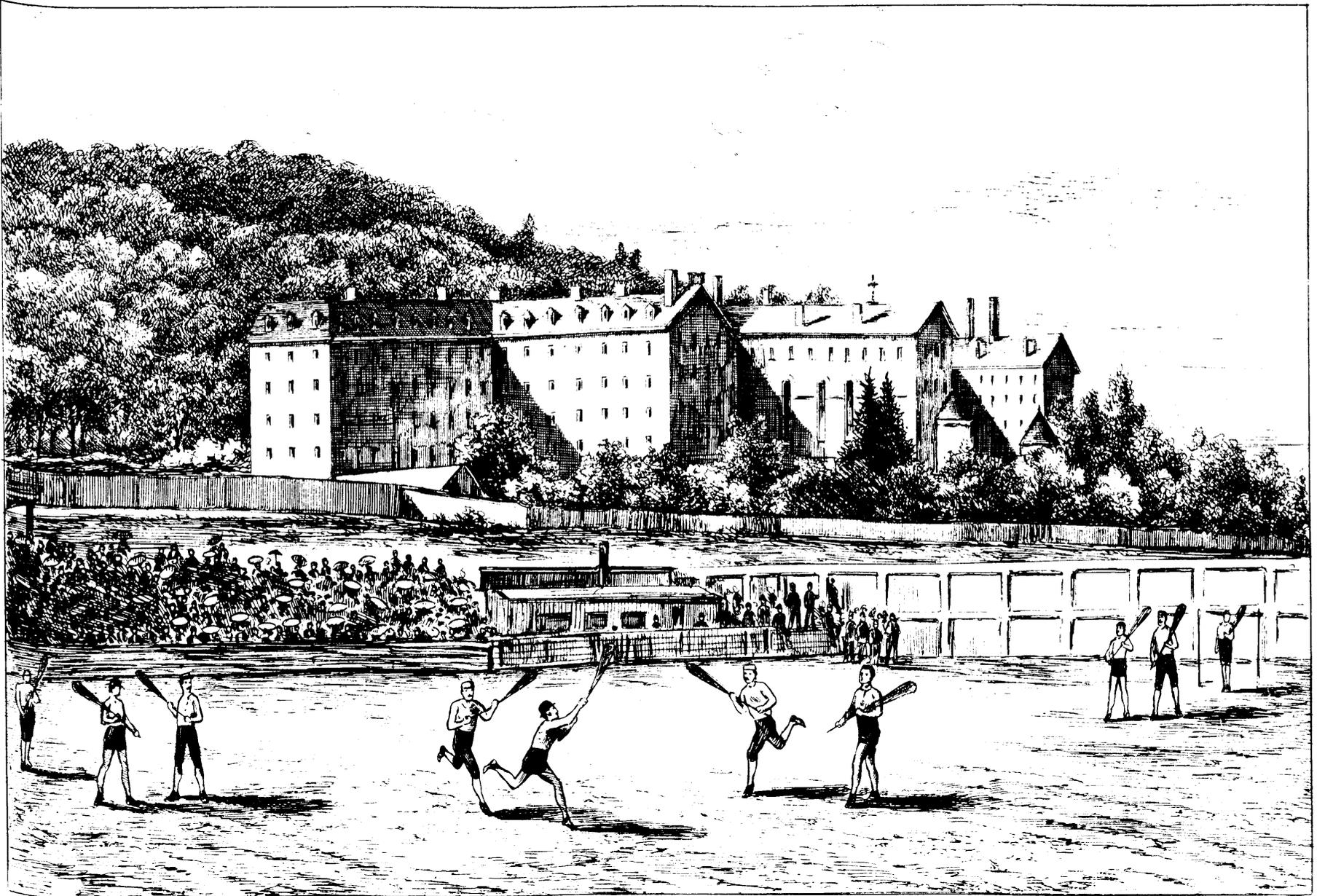
Quant au régime nutritif des prisonnières, il était combiné pour communiquer à leur chair la plus grande finesse : il se composait d'une bouillie de farine et de figues pétries ensemble, de baies de lentilles, de myrte et de hierbe. Aux approches de leur terme fatal, les malheureuses captives recevaient une nourriture encore mieux choisie ; puis, séparées de leurs compagnons, elles passaient aux mains des chefs de cuisine.



LES FETES DE MARSEILLES—JOUTE DANS LE VIEUX PORT



MONTREAL—LE VIEUX MOULIN A VENT SUR LA POINTE A L'ENTREE DU CANAL LACHINE



MONTREAL—PARTIE DE CROSSE ENTRE LES CLUBS DE TORONTO ET SHAMROCK POUR LE TITRE DE CHAMPION DE L'UNIVERS



VUE DU MONT ELEPHANTUS, LAC MEMPHRÉMAGOG—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE NOTMAN & SANDHAM

LES AVENTURES D'UN CADAVRE

CONTE

(IMITÉ DE LONGFELLOW)

Dans le bon temps, à Montréal,
Vivait un vieil original,
Juif plein d'argent mais très-avare.
— Pour un Juif, le cas n'est pas rare. —
Il prêtait à fort intérêt,
Et, comme chacun empruntait,
Il avait grosse clientèle ;
Mais aussi, chose naturelle,
On ne lui savait pas d'ami :
Débiteur veut dire ennemi.
Son or était toute sa vie,
En amasser sa seule envie.
Or, un soir qu'il était allé
Réclamer de l'argent prêt
Au cordonnier Simon, un drôle,
Il attrapa le mauvais rôle,
Car Simon, généreux payeur,
Assomma le pauvre bailleur.
Comme il est fort peu légitime
De se libérer par un crime,
Simon résolut prudemment
De cacher sans perdre un moment
— Par crainte de Dame Justice —
Aux yeux des gens de la police
Le corps du pauvre créancier.
Ne possédant pas de grenier
Qui pût lui servir de cachette,
Il chargea le mort sur sa tête
Et sortit sans le moindre train
Le mettre en travers du chemin,
Pensant bien que quelque voiture
Lui passerait sur la figure.
C'était penser comme un malin.
Survint bientôt un médecin
Qui s'en allait voir un malade
Et somnolait comme un bon diable.
Sa voiture écrasa le vieu.
Plein de pitié, quoique furieux,
Notre docteur met pied à terre ;
Mais il ne restait rien à faire,
L'homme était mort et deux fois mort.
Le coup avait été trop fort,
De la roue on voyait l'empreinte.
Un médecin peut bien sans crainte,
Car ce n'est pas même un délit,
Tuer un homme dans son lit,
Mais jamais sur la grande route ;
Il fallait donc, coûte que coûte,
Cacher le corps de l'écrasé.
L'Esculape étant fort sensé,
Vite une idée assez nouvelle
Traversa sa docte cervelle.
Soulevant le mort, il l'emporta,
Va l'adosser contre une porte,
Bien collé, bien équilibré.
Puis, son coup ainsi préparé,
Se met à tirer la sonnette
Et prend la poudre d'escampette...
Ainsi troublé dans son sommeil,
Et pestant contre un tel réveil,
Le propriétaire, en chemise,
Descend ouvrir, mais, ô surprise !
Le juif lui tombe dans les bras,
Puis dégringole avec fracas,
S'étendant de son long à terre.
L'homme, tout bouillant de colère,
Veut jeter dehors l'importun
Qui vient chez lui cuver son vin.
A l'aide sa femme il appelle,
Bat le briquet pour la chandelle,
Et sorti de l'obscurité,
S'aperçoit tout épouvanté
Que l'homme avait la face blême
Et qu'il ne respirait plus même.
« Un mort ! Et dans notre maison,
Dit la femme, oh ! la trahison.
Qui donc a pu nous l'apporter ?
— Ce qu'il nous faut, c'est l'emporter,
Répondit le propriétaire,
« Et le jeter dans la rivière.
« Laisse donc ta langue en repos
« Et charge le mort sur mon dos... »
... Le voilà le long des murs sombres,
Se confondant avec les ombres
Et cheminant sans aucun bruit
Dans le silence de la nuit.
Son fardeau pèse sur sa tête.
Un caillou qui roule l'arrête ;
Il sent se dresser ses cheveux,
De tous côtés il voit des yeux,
Car la peur jamais ne raisonne.
Soudain, un bruit de pas résonne,
Puis en détournant le chemin
Il aperçoit dans le lointain
Un gaillard d'assez grande taille
Marchant tout contre la muraille.
Notre homme allait sur le carreau
Jeter sans façon son fardeau,
Et chez lui retourner de suite,
Quand cet étranger prit la fuite,
Abandonnant sur le terrain
Un grand sac au ventre assez plein.
Lors, reprenant son assurance,
Le porteur du vieux juif s'avance
Près du sac, et puis sans façon
Vite en détache le cordon.
Mais qu'aperçoit-il, ô surprise !
Un cochon sous la toile grisie !
Sortir la bête de l'endroit,
Y glisser son fardeau tout droit,
Fut pour lui rapide besogne.
« Mort pour mort, celui qui grogne
« De son vivant, me sourit mieux,
« En échange laissons le vieu. »
Puis il regagne sa demeure.
Le fuyard, au bout d'un quart-d'heure,
Revient ramasser son butin

Abandonné sur le terrain,
Et, ne voyant rien d'insolite,
Dans sa maison l'emporte vite.
Mais quand il veut prendre un jambon,
Il trouve, au lieu de son cochon,
Le corps de l'avare... et pour cause.
« La drôle de métamorphose,
« Dit-il, faire un juif d'un pourceau,
« Certes, voilà bien du nouveau !
« Vivants, l'un l'autre ils se défont,
« Mais à leur mort s'identifient !
« Que faire ?... Je vais l'accrocher
« Dans la cour même du boucher
« Où j'avais volé l'autre bête,
« Cela complètera la fête. »
Ce qu'il fit sans perdre un instant.
Au chant du coq, le débitant
De viande découvrit la chose,
Mais n'en soupçonnant pas la cause
S'arracha presque les cheveux
Dans son désespoir malheureux,
Maudissant le mystère étrange
Qui lui faisait tant perdre au change.
Restait pour conjurer le sort
A se débarrasser du mort.
Or, les bouchers, gens de finance,
Sont aussi gens d'intelligence :
Sur le cheval de son voisin,
Il place avec le plus grand soin
Son mort, le mettant droit sur selle,
Dans la posture naturelle ;
Pour qu'en route il ne tombe pas,
Il l'attache. A grands tours de bras,
Ensuite, il frappe sur la bête,
Qui s'enfuit en baissant la tête.
Le boucher, alors d'appeler,
Disant qu'un juif vient de voler
Le cheval du voisin Legendre,
Qu'il faut courir et le reprendre.
Chacun de suivre cet avis,
Et tous, en poussant de grands cris,
S'élançant pour cette poursuite ;
Mais l'animal allait fort vite,
Epouvanté par les clameurs
De tous ces obligés crieurs,
Courant sans succès par derrière :
Il se jeta dans la rivière
Et s'engloutit au sein des flots
Avec le vieux juif sur son dos...
Ils sont tous deux au fond de l'onde
Bien plus en paix que dans ce monde !

PAUL BASSEZ.

Montréal, 23 juin 1879.

UN
DRAME SUR LA SEINE

Deuxième partie de la Bande Rouge

XXII

Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que
Roger vit le brave messager s'aventurer sur la
corde.
Il avait oublié de lui demander ses instruc-
tions sur la meilleure manière d'effectuer ce pé-
rilleux voyage, et, quelque désir qu'il eût de
rejoindre promptement Régine, il crut devoir
rester en observation sur le bord du toit pour
voir comment opérait Pierre Bourdier.
Celui-ci semblait doué d'aptitudes particu-
lières pour cet exercice, car il avançait avec une
rapidité étonnante.
Le corps allongé, les mains accrochées au
câble, sur lequel il croisait les jambes, il rampait
comme une couleuvre et il s'y prenait si adroi-
tement que le fragile support remuait à peine.
Le crampon fixé à la toiture avait d'abord
craqué sous ce poids inusité, mais la tension de
la corde une fois régularisée, l'appareil n'avait
plus bougé.
A mesure que le hardi passeur s'éloignait, le
lieutenant se sentait gagné peu à peu par une
anxiété qui paralysait tous ses mouvements.
Il éprouvait cette bizarre sensation physique
qu'on ressent toujours en regardant un homme
se promener sur le bord d'un précipice.
C'est une sorte de contraction nerveuse qui
tient du vertige, et qui peut aller jusqu'à la dou-
leur aiguë.
A cette étroite involontaire se joignait une
inquiétude plus raisonnée.
L'instant critique du trajet était celui où il
fallait franchir la ligne des saules, et Pierre
Bourdier se rapprochait de ce point dangereux.
Le câble accroché par son extrémité à une as-
sez grande hauteur allait naturellement en s'a-
baissant depuis le bord du toit jusqu'à la rive.
A l'endroit où le bac enlevé par les Prussiens
avait dû être amarré jadis, le cordage rasait la
terre à hauteur d'homme.
Les grandes difficultés commençaient là.
D'abord, la marche n'était plus favorisée par
l'inclinaison qui, au début du trajet, permettait
de se laisser glisser sans grand effort.
Au-dessus de la rivière, le chanvre se trou-
vant tendu à peu près horizontalement, le tra-
vail du voyageur aérien devenait beaucoup plus
pénible.
De plus, on arrivait à la hauteur du *gourbi*
placé sur la même ligne à cinquante pas en aval,
et on entrait par conséquent dans le champ vi-
suel que pouvaient embrasser les survivants.
Roger, pâle d'angoisse, vit le messager dispa-
raître derrière le saule au pied duquel la tête du
petit coquin s'était montrée quelques minutes
auparavant.

Il ne respirait plus.
Heureusement, cette terrible attente ne fut
pas longue.
Rien ne remua du côté du poste de la senti-
nelle prussienne, et, après vingt secondes d'indi-
cible anxiété, il vit son intrépide compagnon
émerger au delà du rideau des arbres.
Le brouillard avait augmenté et on ne distin-
guait plus qu'un point noir suspendu dans cette
atmosphère opaque.
Mais ce point se déplaçait progressivement et
devenait de moins en moins apparent.
Il était clair que la traversée s'opérait sans
encombre et que, dans peu d'instants, Pierre
Bourdier allait toucher terre.
A ce moment décisif, Roger éleva son âme à
Dieu et le pria avec ferveur de ne pas abandon-
ner l'homme courageux qui se dévouait pour la
France.
Dieu l'exauça.
Le corps du voyageur se confondit bientôt
avec le fond sombre de la rive droite et disparut
tout à fait dans l'ombre protectrice de la berge.
La joie inondait le cœur du seul témoin de
cette scène émouvante.
Le silence profond qui régnait sur le fleuve
était l'indice certain du succès.
« S'il lui était arrivé un accident, pensait Ro-
ger, je serais déjà prévenu.
« S'il avait trouvé l'ennemi sur l'autre rive,
il aurait crié ; si ses forces l'avaient trahi, s'il
était tombé, j'aurais entendu le bruit de sa
chute. »
Il attendit encore, mais rien ne troubla le
calme de la nuit, et le lieutenant poussa un sou-
pir de soulagement.
Les dix minutes étaient passées.
L'heure de risquer à son tour l'effrayant pas-
sage était venue pour lui, ou plutôt pour Régine,
selon l'ordre prescrit par Bourdier.
Au moment où Roger allait se retourner pour
se traîner vers la jeune fille, il sentit le contact
d'un corps qui frottaient son épaule.
Elle avait, comme toujours, devancé les in-
tentions de son ami.
Bientôt elle prit au bord du toit la place que
le messager avait occupée.
Son visage touchait presque celui de l'officier,
et leurs yeux pouvaient tenir ce langage dont la
pauvre muette usait avec tant d'éloquence.
Roger put lire dans son regard étincelant
qu'elle était prête à braver encore une fois la
fatigue et le danger.
Mais si Régine n'hésitait pas, c'était lui main-
tenant qui tremblait pour elle.
L'idée de la laisser s'engager seule sur ce frêle
appui lui répugnait comme une action coupable,
et la réflexion ne fit que le confirmer dans un
projet qui s'était déjà présenté à son esprit.
Les instructions du messager avaient été don-
nées si rapidement que le temps avait manqué
pour y faire des objections, mais on pouvait en-
core les modifier.
« Le câble est évidemment assez solide pour
supporter le poids de deux personnes, » pensait
le lieutenant.
Et il se disait en même temps que rien ne le
retiendrait plus sur ce toit quand la jeune fille
l'aurait quitté.
Il y avait même avantage à abrégier les diffi-
ciles opérations du voyage, puisque la rive droite
était libre et le *gourbi* silencieux.
Mais surtout Roger comprenait que, pendant
le trajet, Régine, si ses forces venaient à faiblir,
pouvait avoir besoin d'un bras vigoureux pour
l'aider.
Ce qui acheva de le décider, c'est qu'il ne se
sentit pas le courage de passer encore une fois
par la même épreuve en assis tant de loin à la
terrible traversée du fleuve.
« J'aime mieux périr avec elle, murmura-t-il,
que d'être là, immobile et torturé par l'inquié-
tude, pendant qu'elle sera suspendue entre la
vie et la mort. »
Sa décision prise, il ne restait plus qu'à l'exé-
cuter aussi promptement que possible, car
chaque minute de retard pouvait tout perdre.
Un seul détail restait à régler.
Devait-il passer le premier ou suivre au con-
traire la jeune fille sur le câble ?
Elle se chargea de trancher la question.
Roger la vit se dresser sur ses poignets et lui
tendre son front.
Il comprit et approcha ses lèvres pour lui
donner un chaste baiser — le premier — le dernier
peut-être.
Régine le regarda les yeux baissés, mais quand
elle releva la tête, son regard brillait d'un éclat
étrange.
On aurait dit que ce baiser qui pouvait être
un adieu venait d'exalter son courage.
Avec une promptitude et une adresse incroya-
bles, elle se retourna sans se lever, et saisit la
corde pour s'y placer à l'inverse de la position
choisie par Bourdier, c'est-à-dire les pieds en
avant et le visage faisant face à la toiture.
L'officier n'avait ni le temps ni le moyen de
lui indiquer un système de locomotion plus
commode.
Il eut d'ailleurs comme l'intuition du senti-
ment qui poussait peut-être la jeune fille à tour-
ner la figure vers lui dans ce danger suprême.
« Si nous devons mourir, pensa-t-il, nous
échangerons du moins notre dernier regard. »
Et il s'embarqua à son tour sur la corde, mais
sans adopter la nouvelle méthode de Régine.
Elle avait déjà gagné assez d'espace pour
qu'il pût s'allonger après elle sur ce même sup-
port, qui plia légèrement en recevant ce nou-
veau poids.
Le voyage commença sans trop de peine.
La courageuse enfant avançait sur cette pente
glissante avec un aplomb, une souplesse et une
vigueur incroyables.
Roger la suivait de si près que leurs têtes se

heurtaient parfois dans les cahots inévitables de
la descente.
Le trajet du toit à la ligne des saules s'opéra
sans incident.
En atteignant cette limite, où l'opération se
compliquait d'un surcroît de difficultés et de
périls, le lieutenant reconnut que le bras du
fleuve qu'il s'agissait de traverser était assez
large pour effrayer les plus intrépides.
Il ne se sentait pas encore fatigué, mais il lui
semblait que sa compagne avançait un peu
moins vite.
Elle arriva pourtant au-dessus du fleuve sans
donner la moindre marque de faiblesse ou d'hési-
tation, et Roger reprit courage.
Tout en se traînant lentement après elle, il
regardait autour de lui, et il eut l'inexprimable
joie de constater que personne ne se montrait
sur la berge.
La Seine roulait avec un grondement sourd,
et les glaçons qui couvraient presque entière-
ment sa surface passaient rapidement, entraînés
par la violence du courant.
C'était comme un tourbillon incessant, accom-
pagné de craquements sinistres, et Roger dé-
tourna les yeux de ce spectacle qui aurait pu
lui donner le vertige.
Parfois, cependant, la masse entière s'arrêtait,
soudée par une rencontre des blocs flottants qui
s'amoncelaient alors en formant des monticules
blanchâtres.
Puis la glace se disloquait, et la masse flot-
tante reprenait sa marche.
Mais il était évident que la rivière allait bien-
tôt se prendre tout à fait et qu'en retardant le
départ de quelques heures, on aurait pu la tra-
verser à pied.
Le moment eût été mal choisi pour regretter
la décision prise par Bourdier, et Roger luttait
contre d'autres pensées.
Chaque minute qui s'écoulait rapprochait du
but les fugitifs, mais chacun de leurs efforts
ajoutait à leur fatigue.
Le froid était terrible et une bise âpre souf-
flait du nord.
Roger sentait son sang se glacer peu à peu et
ses membres se raidir.
Il se disait avec effroi que le corps frêle de
Régine ne résisterait pas longtemps à tant de
souffrances.
Ils étaient arrivés au milieu du courant, mais
le trajet qui leur restait à faire était de beau-
coup le plus pénible.
A ce moment Roger jeta un regard en ar-
rière pour se rendre compte de la distance par-
courue.
Il crut voir sur le rivage de l'île se mouvoir
une forme humaine.
XXIII
Roger n'avait pas le temps de prolonger beau-
coup cet examen auquel sa position sur la corde
ne se prêtait guère d'ailleurs.
Il détourna ses yeux de la rive qu'il avait
laissée derrière lui et se remit à avancer à la
force des poignets et des genoux.
Mais, soit que le froid l'eût gagné tout à fait,
soit que le mouvement qu'il venait de faire lui
eût fatigué les articulations, il se sentait moins
souple et moins solide.
Des frémissements nerveux parcouraient ses
membres engourdis, et il éprouvait la même
sensation que si on lui eût enfoncé dans la chair
des milliers d'aiguilles.
Il reconnut alors avec terreur les symptômes
ordinares qui précèdent la crampe.
Si la crispation involontaire augmentait jus-
qu'à le paralyser complètement, il était perdu.
Le lieutenant, excellent nageur, savait par
expérience que l'immobilité complète est le seul
moyen de prévenir une crise de ce genre.
Il s'arrêta donc pour attendre que la douleur
fût passée, et il resta le corps allongé horizon-
talement et la tête renversée en arrière.
Il fallait que la vue remplaçât merveilleuse-
ment chez Régine le sens de l'ouïe, qui lui man-
quait ; il fallait aussi qu'elle eût conservé un
prodigieux sang-froid, car, à peine son compa-
gnon s'était-il décidé à ne plus bouger, qu'elle
imita sa manœuvre.
Elle ne semblait nullement lasse d'un effort
si pénible et si long, et ses yeux ne quittaient
pas le visage contracté de Roger.
On aurait dit qu'elle le surveillait pour épier
le moment de lui porter secours.
L'officier, malgré toute son énergie, était bien
près d'en avoir besoin.
La crampe ne se déclarait pas complètement,
mais il luttait contre un autre ennemi tout
aussi terrible — le froid.
Tant qu'il avait remué pour se traîner sur la
corde, l'agitation entretenait la circulation de
son sang et le maintenait en haleine.
En cessant d'agir, il donna prise à l'action
terrible de la température et se trouva livré sans
défense aux morsures de ce vent aigre qui souf-
flait du pôle.
C'était l'effet bien connu qui tua autrefois
tant de soldats français en Russie.
Pendant l'épouvantable retraite de 1812,
tout homme qui s'arrêtait s'endormait, et qui-
conque s'endormait était mort.
Roger éprouvait tous les symptômes tant de
fois décrits de cette torpeur qui commence par
l'assoupissement et qui finit par le sommeil
éternel.
Comme nos vieux grenadiers dans les funestes
plaines de Smolensk, il sentait ses yeux se fer-
mer, sa poitrine se resserrer, ses bras s'engour-
dir.
Comme eux, il allait se coucher pour ne plus
se réveiller.
Au lieu de la neige qui servit de lincoln à la
Grande-Armée, le fleuve était là qui allait refer-

mer ses glaçons sur le malheureux lieutenant comme le couvercle d'un tonneau.

Des bourdonnements étranges emplissaient ses oreilles, et son cerveau alourdi ne percevait plus qu'une confusion singulière d'idées vagues et de douleurs physiques.

Il lui semblait à la fois que son corps se rapetissait sous l'étreinte d'un étau glacé et que son âme s'envolait vers le chalet où priait Renée.

A ces sensations bizarres succéda un moment de bien-être.

Roger arrivait à cet état intermédiaire entre la veille et l'anéantissement de la vie intellectuelle qu'on goûte si doucement dans un bon lit après un excès de fatigue.

Le lit qui l'attendait, c'était le lit fangeux de la Seine.

Encore quelques secondes, et l'officier vaincu par le froid allait y rouler.

Ses mains et ses genoux se cramponnaient encore machinalement au câble, mais la bise allait les desserrer et le jeter dans l'abîme.

Cette agonie avait duré moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire, mais elle avait un témoin.

Régine suivait les progrès de la souffrance qui décomposait le visage de son ami, et s'était approchée jusqu'à le toucher.

Au moment où il se renversait dans une suprême convulsion, Roger sentit des doigts nerveux se poser sur les siens, et un objet dur s'appliquer sur ses dents serrées.

Par un double mouvement instinctif, il étreignait la corde et il ouvrit la bouche.

Presque aussitôt, une vive chaleur lui brûla le palais et gagna la poitrine pour atteindre le cœur qui se remit à battre avec violence.

Le mourant ouvrit les yeux et poussa un cri de soulagement.

Il était sauvé.

La jeune fille venait de lui verser une gorgée de l'eau-de-vie qui restait dans la gourde de Pierre Bourdier.

Son dévouement et son énergie avaient accompli l'incroyable tour de force de se suspendre au cordage d'une seule main, pendant que l'autre portait aux lèvres de son ami le cordial qui pouvait encore le ranimer.

Si Roger avait pu se rendre compte de ce qui venait de se passer, il aurait eu besoin, pour ne pas croire à quelque intervention fantastique, de se rappeler l'ancien métier de Régine, car les plus intrépides acrobates auraient seuls pu tenter ce sauvetage inouï.

Mais l'officier ne revivait encore que d'une vie toute physique, et il n'était pas en état de rassembler ses idées.

Cependant, à mesure que l'excitation produite par l'alcool fouettait son sang et déliait ses membres, il renouait aux sensations de l'intelligence et ses yeux se tournaient tour à tour vers sa libératrice et vers la rive droite du fleuve.

La reconnaissance et l'amour de la vie se confondaient dans ce premier regard d'un ressuscité.

Un bruit violent et soudain acheva de le remettre en pleine possession de lui-même.

La détonation partait de la rive gauche, et il était d'autant plus impossible à un soldat de se méprendre sur sa nature qu'elle avait été suivie d'un sifflement aigu et prolongé.

Un coup de fusil venait d'être tiré sur les fugitifs et la balle avait passé tout près d'eux.

Ce fut pour Roger le signal d'un réveil complet.

Sous l'aiguillon du péril, il retrouva à la fois sa lucidité et sa force.

Il avait même gagné à cette secousse inattendue une énergie convulsive et une rapidité de conception incroyable.

Il se remit à ramper sur la corde et il lui suffit de se retourner du côté de l'île pour deviner ce qui s'était passé.

A travers le brouillard qui s'était encore épaissi, il aperçut confusément deux ombres qui s'agitaient autour du *gourbi*, l'une plus visible, l'autre moins distincte.

A n'en pas douter, c'était la sentinelle prussienne qui venait de faire feu, et l'affreux mendiant qui courait devant elle lui avait dénoncé les fugitifs.

"Je ne m'étais pas trompé tout à l'heure, pensa l'officier, et j'avais bien vu la forme de ce petit monstre en passant au-dessus des saules."

Le danger devenait si grand qu'il restait bien peu de chances de salut.

Quelles qu'elles fussent pourtant, Roger les envisageait froidement.

La crampe l'avait surpris quand il était déjà un peu au-delà du milieu de la rivière.

Cinquante mètres environ restaient à franchir pour atteindre la rive droite, mais c'était la partie la plus difficile du trajet, parce que la corde remontait en approchant du bord, le bout étant sans doute amarré au tronc de quelque grand arbre.

La berge restait silencieuse et la détonation n'avait éveillé qu'un écho prolongé.

Le lieutenant, entièrement revenu de sa défaillance, se sentait de force à atteindre cette terre promise.

Régine, si elle n'avait pas entendu l'explosion, avait vu la lumière du coup, et, rassurée sur le compte de son ami, ranimée par l'eau-de-vie, elle s'était remise avec un redoublement d'ardeur au pénible travail de la locomotion aérienne.

Mais il n'était guère permis aux fugitifs d'espérer que le Prussien ne recommencerait pas à tirer sur eux et qu'il les manquerait toujours comme la première fois.

D'ailleurs, ses camarades ne devaient pas être loin, et s'ils accouraient au bruit, comme c'é-

tait trop probable, les voyageurs du câble allaient se trouver exposés à un feu de file.

Le ciel, il est vrai, s'était couvert de nuages, et la demi-obscurité de cette froide nuit, en nuisant à la justesse du tir, protégeait un peu les deux cibles vivantes.

Un second coup de fusil partit des saules.

Le soldat s'était rapproché, et cependant la balle s'égara encore.

Elle avait dû frapper sur la rive droite, car Roger crut entendre un bruit sourd après le sifflement du projectile.

"La troisième portera juste," murmura-t-il. Et il ajouta en pensant à Régine :

"Pourvu que ce soit moi qu'elle frappe !"

A ce moment, la voix criarde du mendiant arriva jusqu'à lui.

On ne pouvait pas distinguer les paroles, mais à leur diapason aigu et à leur ton saccadé, on pouvait croire que le petit monstre s'évertuait à exciter le Prussien.

Pendant l'intervalle qui avait séparé les deux détonations, les fugitifs avaient gagné quelques mètres.

Seulement, les rôles semblaient s'intervertir peu à peu.

C'était la jeune fille maintenant qui donnait des signes non équivoques de fatigue, comme si elle eût épuisé le reste de ses forces en sauvant son compagnon.

Le lieutenant, au contraire, veillait sur elle et déployait une vigueur extraordinaire.

Tout à coup, il tourna vivement la tête.

Une violente secousse venait d'ébranler la corde, et peu s'en était fallu que ce choc ne les précipitât tous les deux dans la Seine.

"Cette fois, nous sommes perdus," dit Roger en voyant ce qui se passait sur la berge de l'île.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

Gertrude la gardeuse de chèvres

C'était une opinion bien établie à la ferme de Jean Boliveau, et même dans tout le village de Saint-Xavier, que Gertrude, la plus jeune fille de Jean Boliveau, ne serait jamais bonne à rien.

—Faut-il que le bon Dieu nous ait affligés, disait la mère Boliveau, en nous envoyant un enfant qui est innocente ! On ne peut rien lui apprendre : quand on fait un ouvrage devant elle, elle regarde et elle tâche de faire comme vous, car elle est douce et docile, la pauvre petite ! Mais, s'il faut lui expliquer comment s'y prendre, elle ouvre ses yeux tout grands et reste là comme une hébétéée ; elle ne comprend pas un mot de ce qu'on lui dit. On ne peut seulement pas l'envoyer sarcler un champ ; elle arracherait le blé pour laisser croître les mauvaises herbes, parce qu'elles ont des fleurs. A-t-on jamais vu un enfant comme celle-là !

La mère Boliveau disait vrai : Gertrude n'avait jamais pu apprendre aucune chose demandant du raisonnement ; et le seul goût qu'on lui connût, sa passion pour les mauvaises herbes, ne pouvait vraiment pas rendre de grands services dans le ménage. Aussi, quoiqu'elle fût grande et forte, l'envoyait-on encore garder les chèvres. Cette occupation ne lui déplaisait pas ; elle suivait ses bêtes capricieuses partout où les menait leur fantaisie, sans s'inquiéter du chemin qu'elles lui faisaient faire ; elle ne craignait ni le froid ni le soleil, et comme l'imagination ne la tourmentait point, elle passait ainsi sans ennui des journées entières en pleine campagne sans rien faire. La mère Boliveau avait bien essayé de lui confier une quenouille ; car enfin, disait-elle, il n'est pas possible qu'elle n'ait pas assez d'esprit pour filer ; mais Gertrude la rapportait telle qu'elle l'avait reçue, à moins qu'elle ne l'oubliait au milieu de la lande ; si bien qu'on avait fini par ne plus lui demander d'ouvrage.

A quoi s'occupait-elle donc pendant que ses chèvres broutaient ? Elle les regardait faire, suivant des yeux chaque plante qu'elles tranchaient d'un coup de dent ; et souvent, parmi ces plantes, quelque fleur-lette lui paraissait si jolie, qu'elle en avait pitié et qu'elle se penchait pour l'enlever à la chèvre ; puis, quand elle la tenait, elle n'en finissait plus de la contempler, sans prendre garde davantage à la chèvre qui la regardait d'un air surpris et semblait lui redemander son bien.

A force d'examiner ainsi tantôt l'une, tantôt l'autre de ces milliers de fleurs charmantes que le bon Dieu sème sur la terre, elle avait fini par les connaître, les connaître à sa manière, s'entend, qui n'est pas

celle d'un botaniste, d'un jardinier, ni d'un herboriste ; elle ne savait pas leurs noms, et ne s'était jamais demandé si elles étaient bonnes à quelque chose ; elle les aimait, elle prenait plaisir à les regarder, et elle savait qu'on trouvait celle-ci sous l'ombrage des grands arbres, celle-là entre les roches brûlées par le soleil, telle autre au bord des eaux ou parmi la mousse. Personne à la ferme n'en savait autant qu'elle là-dessus.

Un jour, un beau jour du printemps, elle contemplant une petite fleur qu'elle venait d'enlever à sa chèvre blanche, une fleur si délicate, si frêle, qu'elle n'osait pas respirer, de peur que son souffle n'en dispersât les pétales. Elle n'avait point entendu un pas s'approcher : aussi, fit-elle un bond de côté en jetant un cri, lorsqu'une grosse main s'étendit tout à coup vers elle et lui enleva lestement sa fleur, tandis qu'une grosse voix s'écriait tout près de son oreille :

—La *Veronica acinifolia* ! moi qui la cherchais depuis deux heures ! Où l'avez-vous trouvée, mon enfant ?

Gertrude ne répondit pas à cette question ; elle fixa ses yeux tout ronds de surprise sur son interlocuteur. C'était un petit vieillard orné de grandes lunettes, coiffé d'une casquette à grande visière ; ses vêtements n'avaient rien de particulier, si ce n'est leur vieillesse et les reprises qui témoignaient qu'on ne les ménageait guère et qu'on les faisait passer au besoin dans les fourrés les plus épineux. Il avait à la main un bâton, et portait pendue à son cou une grande boîte de fer blanc.

—Dites-moi, petite, où avez-vous cueilli la *Veronica* ? demanda-t-il de nouveau à Gertrude en lui montrant la fleur qu'il lui avait enlevée avec si peu de cérémonie.

Gertrude était revenue de sa frayeur. Elle comprit la question du vieillard, et, sans rien dire, elle le conduisit jusqu'à un endroit où elle avait remarqué d'autres fleurs semblables. Et pendant que le vieillard détérait une de ces plantes, elle réfléchissait plus qu'elle n'avait fait dans toute sa vie. *Veronica ! Veronica !* se répétait-elle. C'était le nom de la fleur, un bien joli nom ! Elle avait donc un nom, cette fleur ? et elle était précieuse sans doute, puisque ce monsieur, un monsieur de la ville, prenait tant de précautions pour ne pas la briser en l'arrachant. Est-ce que toutes les autres fleurs avaient aussi des noms ?

Elle sut tout de suite à quoi s'en tenir là-dessus.

—Bonne affaire ! dit le vieux monsieur en se relevant avec un air gai. Merci, petite. Vous n'auriez pas vu par ici l'*Asperula odorata* ? Vous ne connaissez pas ? Tenez, en voici un échantillon, mais il n'est pas beau, j'en voudrais un meilleur. Ah ! ah ! je vois que vous comprenez. Est-ce qu'on la trouve par ici ?

—Est-ce ça ? dit Gertrude, après lui avoir fait faire une vingtaine de pas, en lui indiquant derrière une roche une touffe de fleurs demandées.

—Justement ! A-t-elle de l'esprit, cette enfant-là ! Et la *Scilla bifolia*, me la trouverez-vous aussi ? Tenez, la voilà dans cette image.

Il fallait aller un peu plus loin pour trouver la *Scilla bifolia*, mais Gertrude sut y conduire le botaniste ; et, chemin faisant, il la fit causer. Elle n'avait point peur de lui, et comme il lui parlait de la seule chose qu'elle connût au monde, elle n'était point embarrassée pour lui répondre. Il vit bientôt qu'elle pourrait lui être fort utile dans ses recherches, et qu'en lui montrant les plantes en peinture, il se ferait indiquer par elle les endroits où elles poussaient. Il lui donna une pièce de monnaie pour sa peine, et lui fit promettre de se trouver le lendemain au même lieu.

Gertrude serra sa pièce de monnaie, très-étonnée que ce monsieur la payât pour le plaisir qu'il lui avait fait. Elle serait allée pour lui au bout du monde ; il lui avait appris que les fleurs avaient des noms, et que ce n'étaient pas de mauvaises herbes, comme le disaient tous les gens de la ferme et du village. Sa mémoire, qui n'avait jamais rien rete-

nu, n'avait cette fois laissé échapper aucun de ces noms en « qui auraient dû lui sembler si baroques. Elle se les répétait avec délices, et, marchant courbée vers la terre, pendant que ses chèvres broutaient, elle cherchait de nouveau les fleurs que le vieux botaniste lui avait fait connaître, les appelant par leur nom quand elle les rencontrait, comme si elles avaient pu l'entendre. Rentrée à la ferme, elle cacha son argent dans un trou du mur et mit une pierre par devant ; elle ne savait pas trop ce qu'elle pourrait faire de cet argent mais elle pensait sans doute que l'avenir l'éclairerait là-dessus.

Le lendemain, elle ne manqua pas au rendez-vous, ni le vieux botaniste non plus, et pendant plusieurs semaines elle lui servit de guide. Il s'aperçut bientôt qu'elle retenait les noms des plantes avec la plus grande facilité, et qu'elle ne se trompait jamais, pourvu qu'elle eût vu une seule fois celle qu'il lui demandait, fût-ce dans un livre ou même dans un herbier. Et puis ses yeux perçants valaient mieux qu'une loupe, et elle ne demandait qu'à les mettre au service du vieux savant ; elle lui fut donc très-utile, et lui, par reconnaissance, se prit d'une grande amitié pour elle. Il n'était pas bien riche, mais il ne manquait guère en la quittant de lui glisser dans la main quelque petite pièce de monnaie qu'elle serrait précieusement, soit par instinct, soit comme souvenir du vieux monsieur qui était bon pour elle et qui ne l'appelait pas idiot.

A la ferme, on ne faisait pas plus d'attention à elle que par le passé, et on continuait à croire qu'elle ne serait jamais bonne à rien. Aussi la reçut-on fort mal un soir que, trouvant à son retour des champs toute la famille dans la consternation, elle demanda ce qui était arrivé. Elle n'avait pas besoin de le savoir : ce n'était pas elle qui pourrait réparer le malheur, elle n'était pas seulement capable de le comprendre. La vache rousse était morte ; une bête si utile, qui rapportait tant d'argent à la famille ! tardis qu'il y avait des personnes qui se portaient bien et qui mangeaient comme quatre, et qui ne gagnaient jamais un sou. Il fallait racheter une autre vache ; et avec quoi ? On n'avait que tout juste de quoi payer le fermage. Voilà ce qu'il y avait. Elle n'y pouvait rien, ainsi ce n'était pas la peine de lui en parler ; elle n'avait qu'à s'en aller se coucher, pour retourner à ses chèvres le lendemain matin de bonne heure.

Le lendemain, le vieux botaniste eut beau lui expliquer les caractères de la *Salvia verbenaca*, il s'aperçut qu'elle serait incapable de l'aider à la trouver, parce qu'elle ne l'avait pas écouté une minute. Il recommença son explication, quand elle l'interrompit par cette question inattendue :

—Combien ça coûte-t-il, une vache ?

—Une vache ! s'écria-t-il en reculant de deux pas. Mais... ça dépend... je n'ai jamais acheté de vache, moi !

Elle tira de sa poche un vieux bas qu'elle prit par le bout du pied pour évider le contenu sur ses genoux. Ce contenu, c'était son trésor, gros sous et pièces blanches ; elle le montra au vieillard.

—Y a-t-il de quoi acheter une vache ? lui dit-elle.

—Il faut compter, répondit-il en souriant.

Compter ! c'était une autre affaire : la pauvre Gertrude savait tout au plus le nombre de ses doigts. Il fallut que le botaniste se chargeât de ce travail ; après quoi il lui déclara qu'elle possédait douze francs.

—C'est beaucoup, n'est-ce pas ? je peux acheter une vache ?

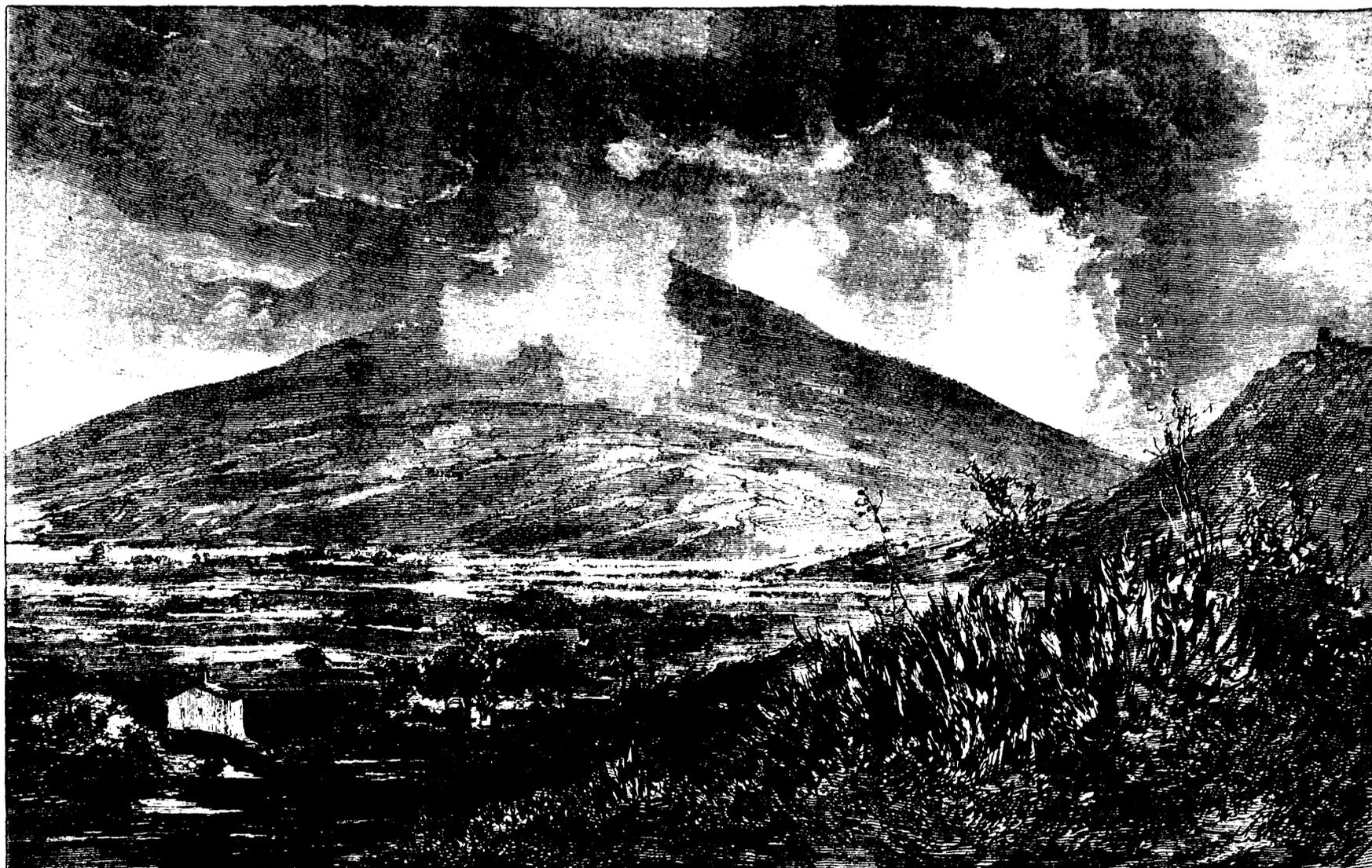
—Oh ! non, mon enfant, une vache coûte bien plus que cela. Mais pourquoi donc voulez-vous acheter une vache ?

Gertrude raconta l'événement de la veille, et elle se mit à pleurer en pensant au chagrin de ses parents et aux reproches qu'on lui avait faits.

—On m'a dit que la vache rousse valait mieux que moi ! s'écria-t-elle ; je veux donner mon argent pour acheter une autre vache rousse.



TOILETTES DE BAINS



ÉRUPTION DU MONT ETNA

Là, là, calmez-vous, ma pauvre petite ; vous l'achèterez, votre vache rousse, et avec de l'argent que vous aurez gagné encore.

Le vieux botaniste faisait un grand sacrifice en dirigeant les recherches de Gertrude vers les plantes utiles ; il aurait beaucoup mieux aimé continuer à se faire aider par elle dans ses études.

Il faut récolter bien des fleurs de violette, de camomille ou de centaurée pour gagner quelques sous ; mais quand on en récolte du matin au soir, on finit par se faire une bonne journée.

Le père et la mère Boliveau n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles. Il fallut pourtant bien se rendre à l'évidence et admettre que les "mauvaises herbes" étaient bonnes à quelque chose.

Personne ne contraria plus le goût de Gertrude pour les herbes ; on la laissa continuer à fournir des plantes médicinales les pharmaciens et les herboristes de la ville.

—Ah ! Seigneur ! qui est-ce qui se serait jamais douté de cela ?

Le vieillard souriait et lui répondait doucement :

—Voyez-vous, dame Boliveau, il n'y a rien d'inutile dans les œuvres de Dieu, ni homme ni plante : il s'agit seulement de savoir à quoi il faut les employer.

NAISSANCES

A Port-Hope, Ontario, le 10 du courant, la dame de J. B. Caron, menuisier, un fils.

A Montréal, le 19 courant, la dame de M. Léandre Brouil, un fils.

MARCHANDISES ENDOMMAGÉES EX S. S. "CALINO" DE LIVERPOOL

La maison DUPUIS FRERES vient d'acheter 23 caisses et ballots de marchandises endommagées par le désastre du steamer Calino, au Cap de la Roche.

Ces marchandises, qui n'ont souffert que de l'eau douce et qui, par conséquent, ne sont ni brûlées par le sel ni même tachées, n'en ont pas moins été achetées aux conditions de marchandises endommagées ordinaires, c'est-à-dire presque pour rien.

Elles sont parfaitement saines et ont conservé toutes leurs qualités.

Les pratiques et le public en général sont invités à profiter d'une occasion qui ne se présentera peut-être pas de sitôt de faire une grosse emplette avec presque pas d'argent.

Allez chez DUPUIS FRERES, No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montréal.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira.

Nouvelle maison.—Maison nationale.

MM. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public.

Nouvelle pharmacie.

Tout le monde admire la jolie pharmacie que M. S. LACHANCE, si bien connu comme pharmacien de renom, vient d'ouvrir sur la rue Sainte-Catherine.

Maison A. Pilon & Cie.

Cette grande maison continuera à fondre le stock sans réserve d'ici à quelque temps à meilleur marché qu'on n'a jamais.

647 et 649, rue Ste-Catherine, Montréal.

Par ordre du syndic officiel, C. Beausoleil

Les facilités offertes aux habitants des campagnes par les nombreuses lignes de chemins de fer et de bateaux à vapeur de visiter Montréal à bon marché, devront avoir pour résultat d'augmenter sensiblement les affaires.

Tous les acheteurs sont d'accord pour vanter la qualité et le bon marché des nouveaux Chapeaux que la maison DEROME, 621, rue Ste-Catherine, à l'enseigne du lion et de l'ours, vient de recevoir.

—Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédras, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste-Catherine.

Les chapeaux confectionnés par M. Cédras se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité.

LES ECHECS

MONTREAL, 24 juillet 1879.

Adressez toutes les communications relatives à cette partie du journal, à M. O. TREMPÉ, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 168 : MM. S. Lafrenais, J. Gauthier, M. Toupin, Montréal ; L. O. P. Sherbrooke ; Z. Delaunais, V. Gagnon, Québec ; N. P. Sorel ; Un amateur, Trois-Rivières.

Rév. C. E. R. Angleterre.—Reçu le Chess Player's Chronicle et votre carte postale. Merci d'avoir acquiescé à notre désir.

Z. Delaunais, Québec.—Si vous avez fini du catalogue, veuillez nous le renvoyer. Un ami des Echecs désirerait le consulter.

La lutte par correspondance entre Saint-Petersbourg et Moscou a été terminée par l'éclatante victoire de cette dernière ville.

Nous prions les messieurs dont nous avons les problèmes en portefeuille depuis quelque temps de bien vouloir prendre patience. Comme nous n'avons qu'un diagramme à notre disposition, nous sommes forcés de retarder bien souvent la publication des envois plus longtemps que nous le voudrions.

M. Orchard, du Charleston News, est en faveur d'un Congrès d'Echecs National devant avoir lieu à St-Louis (E.-U.). Le Holyoke Transcript fait remarquer que la ville de New-York serait préférable pour une si grande affaire, spécialement si les étrangers sont invités.

Le journal anglais Land and Water, parlant de la mort du prince impérial, dit ce qui suit : "La nouvelle de la mort prématurée du prince impérial sera reçue avec beaucoup de regret par tous les joueurs d'échecs. Suivant les traditions de sa famille, il était un amateur du noble jeu, et, dernièrement encore, il contestait une partie contre le Dr Zukertort qui jouait sans noir. Il est maintenant impossible de dire si le prince fut devenu un fort joueur avec le temps ; mais nous n'avons aucun doute que, si l'occasion s'en était offerte, il aurait imité la munificence de Napoléon III au Congrès de Paris en 1867."

Un match a été organisé et commencé, au Café de la Régence, dit la Stratégie, entre M. Camille Morel et M. de Bezkronny. Malheureusement, cette lutte qui, excitait un vif intérêt parmi les habitués du vieux temple des Echecs, a été interrompue par une sérieuse indisposition de M. Morel ; cependant ce dernier va mieux et espère bientôt pouvoir continuer le match.

Au moment de la suspension, quatre parties, dont voici le résultat, avaient été jouées :

M. Camille Morel gagne..... 2

M. de Bezkronny..... 1

Partie nulle..... 1

SOLUTION DE L'ÉNIGME No. 4.

M. V. Gagnon et M. Toupin nous ont envoyé la solution juste de cette énigme. Placez le Roi Noir à 5e TR.

Blancs. Noirs. 1 P 4e D 1 R 4e T 2 D 3e D 2 R joue 3 D 3e T R, mat. 1 R 5e C 2 P 4e R, échec dec. 2 R 5e T 3 P 3e C R, mat.

Concours international de problèmes du Congrès des Echecs de Paris, 1878.

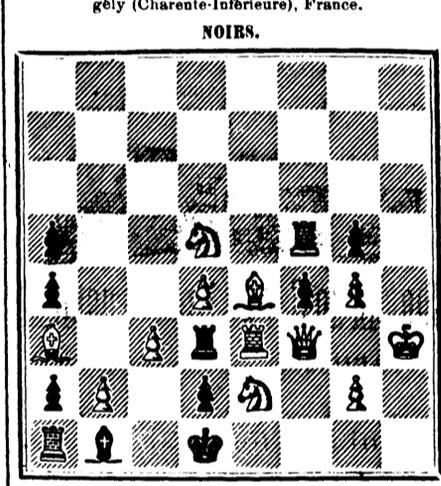
PROBLÈME No. 170.

DEUXIÈME PROBLÈME DE L'ENVOI QUI A OBTENU LE PREMIER PRIX.

DEVISE : Aliquando dormitat bonus Homerus.

Composé par M. ÉMILE PRADIGNAT, Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure), France.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

Solution du problème No. 168.

Blancs. Noirs. 1 D 5e F 1 D pr P ou D joue (A) 2 C (5e R), mat suivant le coup de la Dame. (A) 1 F pr T (B) 2 C (5e R) mat suivant le coup du Fou (B) 1 C jouent. 2 T, échec et mat.

54ème PARTIE

Une des huit parties jouées sans voir, par M. Blackburne, au "Liberal Club," à Leigh.

Gambit du centre.

Blancs. Noirs. M. BLACKBURNE. M. FRANKLAND. 1 P 4e R 1 P 4e R 2 P 4e D 2 P pr P 3 P 3e F D 3 P pr P 4 F 4e F D 4 F 4e F D (a) 5 F pr P, échec 5 R pr F 6 D 5e D, échec 6 R 1er F 7 D pr F, échec 7 D 2e R 8 D pr P (6e F) 8 D pr P, échec 9 C 3e F D 9 C 2e R 10 C 3e F R 10 F 3e R 11 C 2e D 11 D 2e R 12 R 2e F 12 R 2e F 13 C 3e C R 13 T 1er R 14 T D 1er R 14 P 3e D 15 F 5e C 15 D 1er F 16 F pr C 16 P pr F 17 C 5e T 17 T 4e R 18 C pr P (b) 18 F 4e F R 19 P 4e F R 19 T 3e R 20 T pr T 20 R pr T 21 T 1er R, échec 21 R 2e F 22 C 3e F R 22 D 2e C R 23 C D 5e C R, échec 23 R 1er F 24 C R pr P, échec 24 R 1er C 25 C 6e F R, échec 25 R 1er F 26 P 4e C R 26 F pr P 27 C pr F 27 D pr D 28 P pr D 28 T 1er R 29 C 7e T R, échec 29 E 2e F 30 C 6e T R, échec 30 Abandonnent.

NOTES.

(a) P pr P C ou C 3e F R est préférable.

(b) De quelle merveilleuse manière les Blancs saisissent le plus petit avantage.—Glasgow Herald.

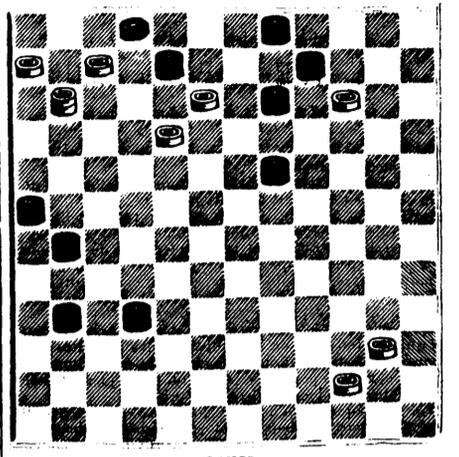
LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 174

Composé par M. F. BLACK, Montréal.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 172

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows list various chess moves and their counts.

Solutions justes du Problème No. 172

Montréal :—N. Chartier, J. Boyte, P. Dicoireau, J.-L. Chartier et J. Bergeron.

Saint-Hyacinthe :—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot.

Québec :—N. Langlois, J. Lemieux.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 19 juillet 1879.

Table listing prices for FARINE (wheat flour) and GRAINS (grains) in various units.

Table listing prices for LÉGUMES (vegetables) such as potatoes, onions, and beans.

Table listing prices for LAITIÈRE (dairy products) like butter and cheese.

Table listing prices for VOLAILLES (poultry) including chickens and ducks.

Table listing prices for GIBIERS (game) like quail and pheasant.

Table listing prices for VIANDES (meat) including beef, pork, and lamb.

Table listing prices for DIVERS (miscellaneous goods) like sugar and honey.

Table listing prices for MARCHÉ AUX BESTIAUX (livestock market) including beef, sheep, and pigs.

LIVRES

POUR LA DISTRIBUTION DE PRIX A LA

Librairie Payette & Bourgeault

(Ancienne maison Chs. Payette)

250, RUE St-PAUL, 250, MONTRÉAL

Venant d'être reçues: Dix caisses de livres convenables aux distributions de prix dans les maisons d'Education. La maison Payette & Bourgeault prend la liberté d'annoncer aux communautés religieuses, à messieurs les Commissaires d'Écoles et aux professeurs de maisons d'éducation privées, qu'elle vient de recevoir un grand nombre de volumes de toutes grandeurs, de toutes espèces de reliures et de tout prix, qu'elle offre en vente aux conditions les plus avantageuses.

Payette & Bourgeault, No. 250, rue Saint-Paul, Montréal.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

LE PETIT LIVRE DES NOVICES, par l'auteur des Paillettes d'Or, in-18 bro. 40 cts. LE LIVRE DES PROFESSES, par le même, in-18 bro. 15 cts. DE LA DIRECTION SPIRITUELLE à l'usage des communautés religieuses, par le même, in-18 bro. 40 cts. LE PETIT LIVRE DES SUPERIEURES, par le même, in-18 bro. 40 cts. LES PETITES VERTUS ET DEFAUTS DES JEUNES FILLES, par le même, in-18 bro. 20 cts. LES PAILLETES D'OR, les 3 séries br. 38c, rel. 60c.

CADIEUX & DEROME, 207, rue Notre-Dame.

SOUPE AUX POIS

SOUPE AUX POIS PRÉPARÉE DE SYMINGTON,

faite avec sa célèbre farine de Maïs, à laquelle on a ajouté L'extrait de viande de Liebig

Délicieuse, nutritive, anti-dyspeptique. Faite en une minute, sans bouillir

Vendue partout en canistres de 25 centins. En gros par WILLIAM JOHNSON, 28, rue Saint-François-Xavier, Montréal.



Soumissions pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien

Des soumissions pour la construction d'environ cent milles de chemin de fer, à l'ouest de la Rivière-Rouge, dans la province du Manitoba, seront reçues jusqu'à VENDREDI MIDI, le 1er AOÛT prochain. Le chemin commencera à Winnipeg et se dirigera vers le Nord-Ouest pour se joindre à la ligne principale dans les environs de la quatrième ligne de base, et de là vers l'Ouest entre Prairie le Portage et le lac Manitoba.

[Par ordre] F. BRAUN, Secrétaire.

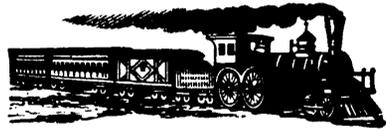
Département des Travaux Publics, Ottawa, 19 juin 1879.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. Bonne cuisine et remises. P. RIVARD, gérant.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisent des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout donné. Adresses: BAXTER & Co., Banquiers, 17 Wall Street, N.-Y.



CHEMIN DE FER DE Q. M. O. & O.

PRIX RÉDUITS CHANGEMENT D'HEURES DIVISION EST

Commencant LUNDI, le 19 MAI, les trains pour cette division partiront comme suit:

Table with 3 columns: Train, Expres, Train mixte. Rows include Départ d'Hochelega, Arrivée à Trois-Rivières, etc.

DE RETOUR:

Table with 3 columns: Train, Expres, Train mixte. Rows include Départ de Québec, Arrivée à Trois-Rivières, etc.

Les Trains quitteront la Station du Mile-End dix minutes plus tard. Billets en vente aux bureaux de Starnes, Leve & Allen, agents, 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame, et aux Stations d'Hochelega et du Mile-End.

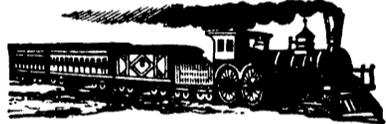
J. T. PRINCE, Agent-gén. des Pas.

Montréal, 17 mai 1879.

LIVRES NOUVEAUX

L'ANTRE DES MYSTÈRES, par Henri Bal-lacey, 1 vol. in-12 \$ 50. RAPHAËLA, par le même, 1 vol. in-12 63. LE DRAME DES CHAMPS ELYSÉES, par H. Audeval, 1 vol. in-12 50. LA DAME GUERRIÈRE, par le même, 1 vol. in-12 50. LES FIANCÉS, par Manzoni, 1 vol. in-12 50. L'ABOYEUSE, par Raoul de Navery, 1 vol. in-12 50. LA PÉRUVIENNE, par le même, 1 vol. in-12 75. L'ACCUSE, par le même, 1 vol. in-12 75. LA FILLE SAUVAGE, par le même, 1 vol. in-12 75. MGR DUPANLOUP, biographie et souvenirs, brochure 8vo. 25. L'OUVRIER, 1 beau vol. in-4to, illustré. 1 25.

En vente à la librairie canadienne de FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTRÉAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelega comme suit:

Table with 3 columns: Train, A.M., P.M. Rows include Train Express pour Hull, Train Express de Hull, etc.

Magnifiques chars-palais sur tous les convois de passagers. Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard. Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDE

Agents des Billets. Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame.

C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. C. A. SCOTT, Surintendant-Général. Montréal 19 juillet 1879.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Églises et Objets Religieux, Ornaments Sacerdotaux, Chandeliers, Ostensoirs, Ciboures, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Cors, Franges en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Métrino, Tolle, etc., etc. Bannières, Drapeaux, magnifique assortiment de Vases, Statues, Rosaïres (en corail, ivoire, perle, ambre, coco, jais, grenade, etc.) Cire d'abeille pure, Clerges en cire et en parafine, Vin de Messe, etc., etc. Ayant nous-mêmes choisis avec soin nos marchandises en Europe, nous sommes prêts à exécuter toutes les commandes à très-bas prix.

Les commandes qui visitent la ville sont respectueusement invitées. Correspondance sollicitée. Prompte attention apportée aux commandes.

A. C. SENECA & Cie. Importateurs et manufacturiers, No. 184, rue Notre-Dame, Montréal.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Échantillons gratuits. Adressez-vous à SHERMAN & Cie., Marshall, Mich.

PRODUIT PHARMACEUTIQUE FRANCAIS

Vin dépuratif et reconstituant du docteur Delor, pour le traitement des maladies de la peau.—Purifier le sang tout en lui conservant sa force, sa constitution primitive, tel a été le résultat de vingt années d'exériences faites avec le vin du Dr Delor et constaté par la généralité des médecins. Aussi, obtient-on les plus heureux effets de son emploi dans les affections de la peau en général, les affections scrofuleuses, etc.; il produit la guérison certaine des urticés, humeurs, ulcères, lépre, teigne, éruptions, boutons, etc., etc. Le Dr Delor possède de nombreux certificats de malades qui ont été radicalement guéris après un mois de traitement. En vente chez les agents pour le Canada, FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal.



Métiers à tendre les rideaux. Escabeaux patentés, Plisseuses Victoria, Glaçières, Sarbotières, Repasseurs, Tordeurs, etc. L. J. A. SURVEYER, 524, rue Craig, Montréal.

NOUVEAUTÉS MUSICALES

SEIZE MELODIES

avec paroles Anglaises, Espagnoles, Françaises et Italiennes

PAR SON EXCELLENCE LE

Comte de Premio - Real.

Prix du recueil, broché \$3.00 relié 3.50

Publié et à vendre par

A. LAVIGNE,

Editeur de musique. Importateur de pianos et harmoniums, 25, rue Saint-Jean (Banque d'Épargne), Québec. N. B.—En vente chez tous les principaux éditeurs de musique du Canada.

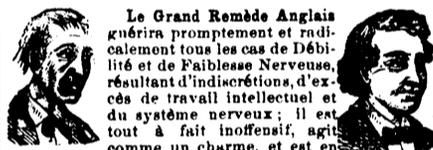
LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

REMÈDE SPECIFIQUE DE GRAY



Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscrétions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à:

La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Vendu à Montréal, en Canada et aux États-Unis par tous les Pharmaciens.

N. B.—Les exigences de nos affaires ont nécessité le transport de nos bureaux à Toronto. Veuillez adresser à cet endroit toutes vos correspondances.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Burland-Desbarats,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

“L'INTENDANT BIGOT” PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centins. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents s'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7 Rue Henry Montréal.

Longpré & David AVOCATS

No. 15, RUE SAINTE-THERÈSE

MONTRÉAL.

A.-B. LONGPRÉ.

L.-O. DAVID.

Chemin de Fer Intercolonial

1878-79

ARRANGEMENTS D'HIVER.

LES TRAINS EXPRESS à PASSAGERS partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with 2 columns: Train, Time. Rows include Partant de la Pointe-Lévis, Arrivée à Trois Pistoles, etc.

Chars Pullman sur les Trains Express. Ces trains viennent en connection à Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 9.45 P.M. Les chars Pullman partant de la Pointe-Lévis les Mardis et Samedis, vont directement à Halifax, et les Lundis, Mercredis et Vendredis à St-Jean.

Pour informations concernant le prix des billets de passages, le taux du fret, l'arrangement des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent, 177, rue St-Jacques. C. J. BRYDGES, Surintendant-Général des Chemins de Fer du Gouvernement.

Montréal, 18 nov. 1878.

PORTRAITS

Pie IX et de Léon XIII

La COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centins. Adresser les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AVIS!

The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes.

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AIGUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus belles illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.